

Ethnographie traditionnelle de la Mettidja

Le Calendrier Folk-lorique

كُلُّ شَيْءٍ حَاجَةٌ إِلَىٰ وَقْتِهَا
Chaque chose a son moment.
(Dicton de sorcières).

CHAPITRE VI

LE MERCREDI

(Suite) (1)

Tous les génies domestiques ne se sont pas pliés à la servitude avec la même docilité que ceux dont nous venons de parler. Il en est un particulièrement dont la forte personnalité a sauvé jusqu'à nos jours l'indépendance. Celui-là, fier de son long passé, loin de capituler devant les nouveaux favoris de la foi populaire, a trouvé le moyen d'usurper lui-même leur titre: à son nom de *djinn*, il a su faire accoler celui d'*ouali*, et, grâce à cette supercherie inaperçue, il s'est assuré, sans rien perdre d'essentiel de son caractère originel, le droit de prendre rang dans la foule des saints orthodoxes et de marcher leur égal. Comme ce curieux personnage du folklore maghrebin est fort peu connu, que par contre son importance me paraît capitale dans la genèse des Saints de l'Afrique du Nord, qu'enfin il peut prétendre à la chance rare d'être en état de prouver son antiquité et de montrer ses lettres de noblesse dans deux œuvres classiques de la littérature latine, je crois devoir pousser quelque peu son portrait et ne pas trop ménager les observations nombreuses que j'ai réunies sur lui, en

(1) Voir *Revue Africaine* n° 315 (2^e Trimestre 1923).

limitant toutefois cette étude aux fonctions qu'il remplit dans l'intérieur de la famille, alors qu'il en assume bien d'autres.

Sid el Mekhfi (prononcez Sidélmeukhfi) — tel est le nom de notre pseudo-saint — se rencontre pour ainsi dire à chaque pas en Algérie. Trumelet écrivait en 1881 (dans ses *Saints de l'Islam*, p. 160) que ce « Saint » lui « paraissait honoré à l'égal de Sidi Abdelqader Eldjilani, le saint le plus considérable de l'Islam. » Il ne faisait que traduire ainsi un dicton blidéen de son temps que l'on retrouve encore courant dans la génération actuelle: « Ce Sid el Mekhfi, dit-on, est comme Sidi Abdelqader : il habite dans tous les pays et a son pèlerinage dans chaque ville et chaque hameau (1). Une variante dit : « Ce Sid el Mekhfi, comme Sidi Abdelqader, possède dans chaque pays son lopin de terre (sacrée) (2) ». Mais ces formules, quoique adoptées par l'usage, n'en sont pas moins entachées de partialité ; le zèle musulman s'y devine : il y a diminué l'importance du saint maghrebin au profit du grand saint panislamique. La vérité c'est que Sid el Mekhfi est beaucoup plus répandu que Sidi Abdelqader, surtout, semble-t-il, en pays kabyle ou récemment arabisé. Dans l'Atlas blidéen, par exemple, pour un Sidi Abdelqader qui, du haut du piton portant son nom, domine le massif montagneux, Trumelet lui-même a pu signaler « trois ou quatre » Sid el Mekhfi et il serait facile d'en ajouter autant à sa liste. Encore n'a-t-il parlé que des sanctuaires publics dédiés à notre saint; s'il avait eu l'idée de franchir le seuil domestique et d'étendre son enquête au culte privé qu'on lui rend, il aurait compté peut-être, sur certains points, presque au-

(1) هذا سيد المخفي كي سيدي عبد القادر في كل موضع يسكن

عنده ازيارة في كل ابلاد وكل دشرة .

(2) بُفْعَه .

tant de Sid el Mekhfi que de familles. Cette multiplicité n'est pas pour nous étonner si nous considérons le sens étymologique de ce nom. Toutes les fois que vous en demandez l'explication, on vous répond : « Sid el Mekhfi veut dire le Seigneur qui est caché aux yeux (1). » On désignera donc par ce mot tout être invisible dont on constatera la présence quelque part, tout Esprit inconnu qui agira sans se laisser voir, toute puissance occulte qui manifestera ses effets sans découvrir son essence. Or on sait que, pour la mentalité des primitifs et des simples, la nature est pleine d'agents spirituels de cette sorte; que ses phénomènes les plus fréquents, s'ils sont inexplicables, passent pour des miracles, et que, particulièrement, l'âme maghrébine, fortement dominée dans son ensemble par la tradition orale, sous l'influence combinée du tempérament racial, de l'éducation religieuse et de la suggestion collective, croit voir et voit effectivement un peu partout du surnaturel. L'auteur de ce surnaturel porte ordinairement le nom de « djânn », génie, et quand il est ou paraît à un point de vue quelconque plus mystérieux que les autres, on y ajoute l'épithète de *mekhfi*. Lorsqu'on décline le nom complet de Sid el Mekhfi, on l'appelle *Eldjânn el mekhfi*, « le génie qui se dérobe aux yeux de tous (2). »

La raison populaire se rend parfaitement compte qu'elle groupe plusieurs individualités distinctes sous le vocable de Sid el Mekhfi. Dans une légende blidéenne inédite il est question d'un taleb aimé de ses génies domestiques qui l'amènent, sous le parquet de sa chambre, dans le palais souterrain où trône Sid el Mekhfi : la narratrice lui faisait présenter le Siïed en ces termes : « Voilà Sid el Mekhfi qui habite dans chaque ville et dans chaque lieu,

(1) سيد المخفي يعني الى هو مخفي اعلى عينين الناس .

(2) الجان المخفي اعلى عينين الناس .

qui habite sous l'arbre et la pierre, qui habite dans les ravins et les forêts, qui habite sous la terre et sous les coupes (1) ». Dans la pensée de cette femme, Sid el Mekhfi était le roi des Esprits des arbres, des pierres, des ruisseaux, des bois et des habitations humaines; il réunissait en lui presque tout le panthéon animiste. Mais on constate, surtout chez les citadins, une tendance à restreindre son universalité à deux ou trois attributions. « On raconte que la plus fréquente de ses résidences est sous un grand arbre comme l'olivier, ou une grosse roche et c'est même pour cela qu'on remarque chez les musulmans qu'ils mettent leur foi dans l'arbre et la pierre (2) ». Il faut ajouter un troisième séjour favori du Sied. « On voit brûler de l'encens (en son honneur) dans tous les endroits, comme les bosquets de vieux oliviers, les grosses roches et dans les appartements (3) ». Pour les habitants des villes, c'est surtout dans l'intérieur de leurs demeures qu'ils sacrifient à Sid el Mekhfi, mais ils n'ignorent pas les honneurs qu'on lui rend « sur les montagnes et dans les plaines ». Finalement, de sa complexité originelle, Sid el Mekhfi ne garde que deux dénominations : il est une divinité champêtre et une divinité domestique; il y a, pour la plupart des indigènes, le Sid el Mekhfi des jardins (mta' eldjnaïn) et le Sid el Mekhfi des maisons (mta' eddiâr). C'est ce dernier que nous avons à étudier, parce que son culte est nettement fixé au mercredi tandis que les visites pieuses à l'autre, ses *ziara*, se font à des jours variables.

(1) هذا سيد المخفي الساكن في كل ابلاد او في كل امكان الساكن تحت الصجرة والحجرة الساكن بالشعب والغيب الساكن تحت الارض او الغيب .

(2) يحكيوا عليه كثرت سكانه تحت الصجرة الى ان تكون اكبيرة كي الثريتون والآ حجرة اكبيرة باسباب هذا الى عند المسلمين دايرين الصجرة والحجرة فيهم النية .

(3) جملة المواضع كي اصحجور الثريتون القندم والحجرة الكبيرة او بالبيوت ايبخروا في ذوك المواضع .

Si l'on en croit la tradition populaire, plus une ville est ancienne, plus elle possède de maisons habitées par Sid el Mekhfi. Il y a, en Algérie, sept cités remontant à la plus haute antiquité ; on les appelle les sept *djidâr* (ruines). Leurs noms varient suivant les informateurs. Mais deux d'entre elles sont généralement admises, surtout dans la Mettidja ; ce sont : Cherchell, fondée par Salomon et Alger, bâtie par les païens (*djohla*). Ces deux villes passent pour particulièrement riches en maisons où se sont conservés les rites de Sid el Mekhfi. Blida, dont l'origine est plus moderne, a fourni à notre étude vingt et un de ces monuments, dont onze dans l'intérieur de ses murs et dix dans sa banlieue ; et il n'est pas douteux que leur nombre réel est beaucoup plus considérable. Encore l'est-il moins que celui de la campagne environnante ; car la population de Blida, surtout masculine, est accusée de scepticisme, tandis que les montagnards de l'Atlas et les bédouins de la plaine sont réputés pour leur foi entière, en pleine force, et, comme on dit, adulte (*niïa bâlgha*).

On attribue aux maisons de Sid el Mekhfi une physionomie particulière. On dit d'elles qu'elles froncent le sourcil (*em'abbsa*), qu'elles vous fixent d'un œil torve (*tekhzer ouah'h'adha*), qu'elles inspirent le *roub* (1) l'*horror sacer*, l'effroi religieux (*trououeb*). A cette description on ajoute d'autres traits d'un caractère moins subjectif. La demeure qu'affectionne le Siïed porte généralement les marques d'une grande antiquité. Elle est orientée vers la Mecque. Le sol des chambres, recouvert d'innombrables croûtes de chaux superposées, sonne creux sous les pas ; surtout, on y remarque un mur en pisé, tortu, convexe (*emdjououef*) en un endroit, faisant

(1) Ce mot رُوب, qui ne figure pas dans les dictionnaires, me semble dérivé de l'arabe régulier رُعب, peur, mais il s'applique spécialement à la terreur inspirée par les puissances surnaturelles.

ventre (*dâir elkerch*), comme l'on dit. Cette bosse est particulièrement vénérée ; les vieilles femmes ne manquent pas de la baiser dévotement. Maintes légendes en prêchent le respect. Une jeune fille de Blida, raillant sa mère de la naïveté avec laquelle elle priait des murs (*elh'achchem felh'iout'*), colla ses lèvres contre celui de Sid el Mekhfi et dit ironiquement : « Maîtres des murs, répondez à ma mère ». Sa bouche adhéra soudain à la paroi. Elle ne fut lâchée que trois jours après, grâce à l'intervention d'un sorcier (*ah'kim*). Elle avait vu des personnes la river avec des chaînes, une femme lui reprocher ses moqueries, un nègre la battre avec une barre de fer. « Maintenant, ajoutait-elle, je crois, je suis convertie, je suis dévouée au mur (*rânî messellma lelh'ît*). »

Cependant le culte de Sid el Mekhfi, quoique établi de préférence dans les plus vieilles constructions, n'a garde de disparaître avec elles. Nous l'avons vu de nos jours s'installer dans des maisons neuves. C'est l'habitude des maçons indigènes, — et les propriétaires savent l'imposer aux architectes étrangers, — de ne jamais porter la pioche sur le mur de Sid el Mekhfi, quand on démolit une habitation ; on le conserve donc vaille que vaille dans le plan de reconstruction, en le consolidant au besoin ou en le noyant dans la bâtisse. Sid el Mekhfi ne manque pas d'échapper à la destruction en même temps que son pan de mur. Dans l'édifice nouveau, que consacre son antique présence, il fournit une nouvelle carrière ; et rien n'empêche qu'il ne se perpétue indéfiniment en renaissant ainsi sans cesse de ses ruines. On voit aussi parfois, grâce au changement de locataires, s'instaurer le culte de Sid el Mekhfi dans un immeuble où il n'était pas connu. D'après un dicton qui s'entend fréquemment sur la bouche des vieilles, « quand les humains déménagent, les génies déménagent aussi, et, quand ceux-ci s'établissent dans une nouvelle résidence,

les humains les suivent (1) ». Il arrive aussi qu'une jeune femme en entrant dans une famille apporte avec elle sa dévotion au Siied. Dans une légende bien blidéenne une pauvre fille de la montagne ayant eu la chance, qu'elle attribue à Sid el Mekhfi, d'épouser un riche citadin, lui vante le pouvoir de son bienfaiteur. « Je voudrais, ô créature d'Allah, brûler du benjoin tous les mercredis et vendredis dans nos chambres, dans notre cour et notre corridor. — Si tu connais, lui répond son mari crédule, des pratiques qui nous soient utiles, dis-nous-les. Du benjoin, ce n'est pas assez ! Nous brûlerons de l'ambre ». Et la nouvelle venue enseigne à ses coépouses les rites de son pays.

Dans cette légende, Sid el Mekhfi nous est donné comme ayant accompagné la jeune mariée dans son nouveau logis. Souvent, il est attiré par les prières et les encensements. Les aromates que l'on brûle évoquent de toutes parts les Esprits et Sid el Mekhfi avec eux. Celui-ci apparaît à l'un de ses dévots qui croit lui complaire en lui offrant quatre fois par semaine du benjoin. « Si vous encensez si fréquemment vous allez vous trouver bien gênés. La maison s'est remplie d'une foule considérable. Il n'y aura bientôt plus place chez vous que pour nous et d'autres (Esprits) (2) ».

Quelquefois, au lieu d'être alléché par un régal de benjoin comme un simple génie, Sid el Mekhfi vient s'établir auprès d'un homme parce qu'il subit le charme de ses vertus. *Said ou H'ammad* était un vieillard pieux, d'entre les favoris d'Allah et des Seigneurs (*men moh'abbin Allah ouessadat*) « un homme qui jamais

(1) اذا رَحَلُوا الْاَنْسِيَّيْنَ اِيْرَحَلُوا الْجَانِّيَّيْنَ واذا رَحَلُوا الْجَانِّيَّيْنَ اِيْرَحَلُوا الْاَنْسِيَّيْنَ.

(2) اذا كَثُرَتْ رَاكِمٌ تَنْهَلِكُوا الدَّارَ عَمَرَتْ اَعْمَارُهُ كَبِيْرَةٌ مَا تَبْقَى غَيْرَ لِيْنَا اَوْلَ الْغَيْرِ.

de sa vie n'avait su pourquoi la femme met une ceinture ». Son frère étant mort, il en avait adopté les six enfants. Un jour dans son oratoire (*mçella*), où il passait ses journées, il reçut la visite de trois nègres. « Nous sommes venus, lui dirent-ils, pour te demander de nous faire une place auprès de toi. Nous voulons devenir tes voisins. — Etes-vous seuls ? — Nous sommes envoyés par notre maître, Sid el Mekhfi. — Soyez les bienvenus vous et ceux qui vous ressemblent. Voulez-vous que je vous abandonne mon logis ? Dites à votre maître de s'établir où il voudra. »

Voici comment un génie des eaux devint le Sid el Mekhfi d'une maison. « M'étant rendue, raconte une *dahia* (espèce de sorcière), à la source, dans le ravin (de Bou Ghefar, aux portes de Blida), en plein midi, pour y puiser de l'eau, je vis tout-à-coup devant moi une jeune fille dont un serpent serrait la taille en guise de ceinture. « N'avez-vous pas quelque gourbi où nous puissions nous abriter, mon père et moi ? », dit-elle. Nous ne serons contents, que lorsque nous serons tes voisins et mangerons ton sel ». Je lui exprimai mes regrets et m'en revins, avec ma cruche pleine. Soudain, m'étant retournée, je vis près d'elle un vieillard à la chevelure et à la barbe blanches comme le lait. « C'est mon père », me dit-elle, et je remarquai qu'elle n'avait plus le serpent blanc autour de sa taille. » A partir de ce jour, cette femme ne cesse d'allumer des cierges près de la source la veille du mercredi, de rêver la nuit à ses amis du ravin et d'assister à des mystères de leur vie invisible, jusqu'à ce qu'une nuit elle vit en songe une chambre de sa maison remplie de jeunes fées. « Je reconnus, racontait-elle, mon vieillard chenu du ravin, accroupi au milieu de cet essaim de jeunes filles, là, à l'endroit même où vous voyez aujourd'hui cette lampe de terre. « Ed'd'aouïa (la lumineuse), me dit-il, nous t'avons appelée La Lumineuse, parce que tu nous illuminais; nous allons t'illuminer à ton tour.

Nous sommes venus habiter ici, chez toi; tu brûleras le benjoin dans l'endroit où tu me vois assis.» Quoique endormie, je poussai une ululation de joie qui réveilla ma mère. Le lendemain, comme elle me montrait à travailler la laine, nous entendîmes un bruit de pas sous la terre, dans cet endroit même de la chambre, et un éclair brilla devant nos yeux. » On ne peut dire pour quelle raison Sid el Mekhfi a choisi Ed'd'aouïa pour « voisine » de préférence à une autre. Il en est souvent ainsi dans les légendes : les causes qui déterminent la conduite du Siïed nous échappent.

Des convenances ou des sympathies personnelles, en effet, n'expliquent pas complètement la présence de Sid el Mekhfi dans une maison. Sa venue et son départ sont motivés par des raisons supérieures dont il ne parle qu'à mots couverts. « Nous sommes obligés de partir », dit-il, dans une légende (*mâ kân illa nrouh'ou*). Dans une autre, il explique à un propriétaire dont le puits s'est tari que les génies de ce puits ont été forcés de se transporter ailleurs et il ajoute que, pour lui, il ne s'en ira pas. « Chacun (de nous), dit-il, a une besogne spéciale dont il est chargé *koull ouah'ad mesteklef ebkheddem-tou* ». Les narrateurs semblent admettre comme chose connue que Sid el Mekhfi n'est pas là pour son plaisir, mais en service commandé. Quelle est donc la puissance mystérieuse qui lui donne des ordres ? Il semble que ce soit le Divan des Saints. Sid el Mekhfi paraît être un agent inférieur de ce gouvernement occulte des Esprits qui, d'après la croyance générale, dirige tout ici-bas, depuis l'administration des empires jusqu'à l'économie des maisons. Ce qui le prouve c'est que son rôle dans la famille est identique à celui des marabouts locaux dans chaque tribu. D'ailleurs, Sid el Mekhfi champêtre, comme nous l'avons appelé, est souvent investi du titre et de la fonction de patron d'une région ; or, dans toutes les légendes que nous avons sur les Sid el Mekhfi de ce gen-

re nous les voyons nommés, surveillés et déplacés par l'Assemblée suprême des Saints, de la même façon que les autres oualis. Sid el Mekhfi, génie des maisons, est donc, pour humble qu'il soit, un fonctionnaire de la grande hiérarchie mystique mondiale, tout comme Sid el Mekhfi, saint topique d'un pays; et ils portent tous deux le nom officiel que l'on donne dans l'hagiologie populaire à cette sorte d'Esprits, le premier s'appelant *assâs eddar*, le gardien spirituel du foyer, avec le même droit que l'autre se nomme *'assâs elblâd*, le gardien spirituel du pays, ou *assâs eljh'as*, le gardien spirituel de la banlieue d'une ville.

D'après un dicton courant, « qui voit Sid el Mekhfi devient aveugle (1) ». Malgré cela, le Siïed se manifeste de plusieurs manières à ses adorateurs, particulièrement en songe (*mnâm*), en réalité (*djhâr* ou bien *aïân ebiân*), enfin, entre veille et sommeil (*mâ bin emnâm* ou *ioqd'a*). Les moins favorisés n'ont qu'une vague aperception de sa présence (2); ils subodorent des relents de benjoin flottant dans le renfoncement de la chambre, aux abords de sa retraite. Ils y saisissent dans l'ombre des lueurs fugitives (3); y voient rougeoyer la mèche d'une lampe qui s'éteint. On y entend des jappements de petit chien, des craquements qui retentissent comme des coups de fusil; et, le vendredi, presque régulièrement, on reconnaît le rythme d'une lointaine psalmodie scandée par les tambourins: c'est Sid el Mekhfi et les siens qui chantent le *dikr* ou la *djalala*, à l'imitation des membres des confréries religieuses, et louent Dieu dans une *h'ad'ra* ou soirée de dévotion. On cite telle maison où ces bruits étaient si effrayants que le locataire qui y passait un vendredi n'en passait pas deux.

(1) الی ایشوب سید المخفی ینعمی من عینیہ .

(2) غیر یتحسسوا .

(3) دئیسی .

Les apparitions sous forme animale sont fréquentes. Sid el Mekhfi, étant de la race des génies, jouit de la faculté de prendre toutes les apparences (1). Ses enfants, et aussi les gens de son escorte (de sa *mh'alla*), se montrent souvent sous l'aspect du chat : un chat noir miaule, une chatte blanche s'enfuit ou, les pattes teintes de henné, vient boire dans quelque vase. Mais Sid el Mekhfi lui-même se métamorphose volontiers en chat blanc : c'est ce qu'il fait dans une légende pour défendre une de ses protégées à coups de griffes et pour présider sur un trône d'or, « le divan des génies (2) » qu'il tient un mercredi, comme il est logique. Cette habitude de Sid el Mekhfi et de sa bande contribue à assurer au chat le bénéfice de l'inviolabilité dont il jouit communément la nuit surtout ; car les chats-génies ne se distinguent d'ordinaire en rien de nos matous des terrasses, bien que Sid el Mekhfi, voulant rappeler sa sainteté sans doute, endosse parfois la couleur du Prophète et se change en chat vert, « couleur de menthe sauvage ».

L'animal dont Sid el Mekhfi emprunte le plus souvent la forme est le bouc. Combien de fois on a vu la tête d'un grand bouc noir sortir du mur et y rentrer aussitôt. Plus souvent encore, dans le voisinage de la maison, on en remarque un qui s'ébroue et renifle l'air longuement, en tordant ses babines : c'est Sid el Mekhfi qui demande qu'on lui brûle les parfums qu'il aime. Telle vieille mauresque percevra distinctement dans l'épaisseur des murailles les chevrottement étouffés du Siied encorné et n'hésitera pas à vous en traduire le sens.

Nous avons vu Sid el Mekhfi caché dans la peau d'un serpent blanc, entourant les flancs de sa fille, pendant que celle-ci parlait à Ed'd'aouïa : il se dissimulait ainsi

(1) يَطْوِرُ اَعْلَى كُلِّ صَيْغَةٍ .

(2) دِيْوَانُ ذَوِكِ النَّاسِ .

sans doute par convenance et pour que la présence d'un homme n'effarouchât pas l'interlocutrice. Il a recours à cette transfiguration aussi pour chasser de jeunes génies qui voulaient faire un mauvais parti à sa protégée. Sous la forme d'un serpent vert, couleur d'herbe, il s'enroule encore autour du cou d'une diablesse (*chitâna*) qui s'apprêtait à la torturer et l'étrangle. Mais il ne prend pas cette forme seulement dans un but déterminé ; il est curieux d'observer que le serpent, la couleuvre que l'on appelle *tso'bân*, est en relation étroite avec le Sid el Mekhfi des maisons. Il apparaît comme l'animal familier du Siied ; et, quand celui-ci est représenté sous la forme humaine, au repos, il l'accompagne parfois comme son symbole. « On vit alors, dit une légende, le vieux Sid el Mekhfi reprendre sa forme (humaine) et l'on aperçut un serpent vert comme l'herbe enroulé autour du cou du vieillard (1) ».

Le lion « *habesba'* » dans le langage des femmes, désigne un ouali considéré au point de vue de sa puissance. Il s'applique à Sid el Mekhfi protecteur, qui est conçu, dans son rôle de gardien de la maison, — le chien étant une bête immonde, — avec la crinière majestueuse du roi des animaux. On combine aussi pour lui la forme humaine et la forme léonine. « Ayant le haut du corps d'un homme et le bas d'un lion » (2), il se tient couché sur le ventre, les pattes allongées, la tête droite (3), dans l'attitude du sphinx égyptien. Quand il renonce à tout protéisme, il devient anthropomorphe, lui et les siens. Ses enfants ont la figure des fils d'Adam, ses femmes celle des filles d'Eve. Ses serviteurs sont des nègres com-

(1) ايشوويوا في ثعبان اخضر احشيشي متلوي في رقت داي
الشيخ .

(2) النص الجوفاني صيغت ابنادم والتحتاني صيغت اسبع .

(3) امثحر .

me les esclaves dans la famille indigène de jadis. Lui-même, quand il apparaît sous ses traits véritables (1), se conforme généralement à un type traditionnel : c'est un vieillard à la longue barbe blanche, aux longs cheveux blancs, tombant sur ses épaules ; il a souvent le buste nu, ou du moins les biceps ; le reste du corps est voilé (2), on ne dit pas comment, mais de blanc presque toujours : quand il est vêtu d'un caftan vert, c'est qu'il affiche des prétentions à la noblesse islamique. Mais, quel que soit son vêtement, il porte toujours comme marques distinctives auxquelles, paraît-il, les yeux des croyants ne se trompent pas, un air majestueux et imposant, qui est le signe des saints (*sîmet el aoulia*) et un bâton vert (*'okkaza khedra*), symbole de sa puissance.

Il ne se révèle d'ailleurs franchement, sous sa figure naturelle, qu'à ses favoris, et non sans un certain appareil. « Un éclair brilla, est-il dit dans un récit, et un vieillard surgit, immaculé, vêtu d'un vêtement blanc comme le lait. » Sid el Mekhfi aime le mystère : ordinairement, même quand il est en humeur de sincérité et qu'il fréquente les hommes sous son aspect véritable, il garde encore l'incognito. Il a le secret d'endormir les soupçons et d'aveugler son interlocuteur. Dieu envoie à celui-ci une absence (*sîna*), comme on dit. Bref, souvent, à l'occasion d'une circoncision, d'un mariage, d'une fête, Sid el Mekhfi prend la tournure de quelque voisin et il se mêle à la vie de la famille qu'il protège. Mais nul ne s'avise jamais de son identité, sinon lorsqu'il n'est plus là. Alors, on se mord les doigts ; car, lorsqu'on a la présence d'esprit de formuler de vive voix ses souhaits à Sid el Mekhfi en personne, — comme aux autres saints d'ailleurs ainsi qu'aux autres gé-

(1) صيغته الحفائية .

(2) شيخ اكبير عُريان غير امن الصرة للتحت .

nies, — il ne peut s'empêcher de les réaliser; il s'y voit même contraint par une de ces lois décevantes du monde surnaturel qui favoriseraient tant l'homme s'il savait en profiter.

Une des formes les plus fréquentes sous lesquelles apparaît Sid el Mekhfi est celle de nos revenants. « Combien de musulmans, combien de mauresques affirment avoir vu la nuit un homme enveloppé d'un linceul blanc (*kfen*). Tantôt, debout, il marche silencieusement sans remuer les pieds; tantôt, il glisse au ras du sol, sur le dos, étendu de son long et raide comme un cadavre; mais toujours il est enfermé, comme dans un sac, dans le suaïre indigène, noué au-dessus de la tête et sous les pieds. » Tout indigène reconnaît à ces traits Sid el Mekhfi dans un de ses rôles traditionnels. Il aime ainsi à faire peur au monde, sans jamais faire grand mal, d'ailleurs. Se souvenant même parfois, au milieu de ces jeux macabres, qu'il est dépositaire des anciens trésors, il comble de richesses l'homme assez intrépide pour sauter sur lui et se rendre maître de sa personne. On racontait, dans les dix premières années du siècle, comme un fait notoire, à Blida, qu'un indigène qui habitait à Mimiche, dans la banlieue, passant la nuit près de la Poudrière, — un endroit hanté, — vint heurter du pied contre un corps humain, drapé dans un linceul et couché comme un mort en travers de la route. Il vit de suite à qui il avait affaire, et, tirant son couteau, il en frappa le fantôme; mais la lame traversant le drap s'enfonça dans la terre et, d'un coup de reins, le faux mort sauta plus loin; l'homme le rejoignit et enfonça sept fois le fer dans les voiles flottants, sans résultat. A la fin, il parvint à dénouer le linceul du côté de la tête et saisit son adversaire à la gorge, prêt à l'étrangler. « Lâche-moi, lui dit alors Sid el Mekhfi je t'enrichirai si Dieu t'a assigné la richesse. Demande-moi ce que tu voudras. — Je veux cent dinars. — Demain ils seront chez toi. — Je les veux sur-le-champ. —

Hé bien ! viens avec moi. » Sid el Mekhfi le conduisit alors chez un riche *ah'kim* (magicien) que personne dans le pays ne soupçonnait de sorcellerie, tant il savait cacher ses relations avec les génies. « Tu donneras, lui dit-il, cent dinars à cet homme. » Là-dessus, Sid el Mekhfi disparut : « Eh quoi ! Sid el Mekhfi te tombe entre les mains et tu ne lui demandes que cent dinars ? — Je l'attraperai bien encore quelque nuit. — Non ! Comme dit le proverbe, les trésors ne se trouvent pas deux fois (*elkinz mâ iençab merrîn*) ».

Dans une autre légende Sid el Mekhfi apparaît recouvert d'un linceul à un de ses amis à qui il a promis de lui faciliter l'achat d'un terrain. « Qâsi aperçut un homme enfermé dans un linceul près du sanctuaire de Sid el Mekhfi ; et plus il approchait, plus le linceul s'allongeait ; il finit par être assez grand pour couvrir la forêt entière. « Salut, Sid el Mekhfi », lui dit-il. A ce moment le linceul se retrécit, se retrécit, et finalement devint un chat blanc qui s'évanouit soudain. Et Sid el Mekhfi lui apparut sous une forme humaine toute avenante et lui remit une bourse d'or ».

Sid el Mekhfi en linceul revient souvent dans les récits populaires. C'est une des formes les plus connues qu'il revêt, avec celles du vieillard blanc et du bouc noir.

L'endroit où Sid el Mekhfi s'est manifesté, sous quelque forme qu'il l'ait fait, se trouve par cela même consacré et devient de droit son sanctuaire. L'emplacement de celui-ci peut donc varier.

La tradition affirme l'existence dans certaines vieilles maisons indigènes d'une chambre spéciale servant de chapelle à Sid el Mekhfi. Elle restait fermée ; les enfants, les animaux domestiques en étaient écartés ; on n'y entrait qu'en état de pureté ; le maître du logis s'y retirait pour prier. Une légende nous montre comment Sid el Mekhfi en prenait possession. On avait entendu des bruits mystérieux dans une pièce, « Sid el Mekhfi apparaît en

songe à la maîtresse de maison : « Je veux, lui dit-il, que cette pièce nous reste à nous seuls, vide (1) ». Le lendemain, on la débarrassa des meubles qu'elle contenait, on la blanchit à la chaux, on en lava le parquet à grande eau et on y déposa un petit fourneau-cassolette (*enouifekh*) qui lui fut exclusivement consacré. » Au bon vieux temps, d'après certaines femmes de Blida, il n'était pas rare de trouver de ces chambres closes, qu'on appelait les chambres de Sid el Mekhfi (2). « C'est qu'alors on était au large dans son logement. Quiconque avait Sid el Mekhfi chez lui, dans une des salles de son habitation, lui abandonnait cette salle et la vouait à son usage. Il a fallu que les indigènes se voient à l'étroit, comme ils le sont maintenant, pour se résoudre à habiter une chambre connue pour être fréquentée par ces Personnes-là. » On y entendait certains jours, dit-on, les rumeurs d'une assemblée nombreuse, les sons du tambourin, des litanies, de pieuses mélodies : il semble que l'on considérât cette chambre, comme un lieu de réunion ou un oratoire des Esprits et non pas précisément comme leur habitation.

On situait celle-ci, comme on le fait encore aujourd'hui, sous la terre, dans les fondations, ou, le plus souvent, dans l'épaisseur de quelque mur bossué. La physique de notre monde n'a rien de commun avec celle de ce monde-là. A travers le torchis des murailles les génies circulent comme l'oiseau dans l'air. L'espace s'y réduit à un point, puisqu'ils le traversent en un clin d'œil, et il s'étend en même temps à l'infini, puisque une étroite paroi contient des salles d'apparat, où trône Sid el Mekhfi avec sa *mahalla*, des châteaux (*qçour*) d'or et de pierres, des jardins, des campagnes immenses : ainsi nous

(1) انحب هذا البيت تيفى غير لينا بارغه .

(2) بيت سيد المخفي .

le disent toutes les légendes. Une bulle dans le pisé mal foulé englobe aisément tout le royaume infini d'un Esprit.

Cependant, s'il se moque des lois naturelles, Sid el Mekhfi se laisse influencer par les raisons sentimentales : tout en se cachant, il se plaît à révéler sa présence à ses adorateurs et ne laisse pas de trahir sa retraite par de certains signes connus. A l'endroit exact où il réside, le mur, gros de merveilles, éclate ou gondole ou, le plus souvent, se renfle, formant à hauteur d'homme une intumescence suggestive. Instruits par la tradition de la signification du phénomène, les indigènes ne manquent pas de disposer, au pied du mur miraculeux, au-dessous de la saillie révélatrice, la vaisselle liturgique coutumière, le brûle-parfum, la lampe en terre, des cornets de benjoin; ils y viennent le mercredi allumer les petits cierges dits bougies des marabouts; faire veiller la lampe, brûler les parfums; et l'endroit est réputé sacré pour la famille, comme le sont pour le douar ou la fraction de tribu dans la campagne ces sortes d'abris sous roche qui lui ressemblent tant et qui sont dédiés également à Sid el Mekhfi.

Il arrive aussi que le « mur de Sid el Mekhfi » est uni et d'aplomb : on y remarque alors une petite niche caractéristique. Elle est de dimensions exigües, atteignant parfois à peine vingt centimètres de hauteur et dix de profondeur. Les lignes en sont irrégulières et le cintre qui la domine déjeté, les arêtes empâtées de couches de suie et de chaux alternées, la base imprégnée d'huile, les rebords inférieurs bariolés de coulées de cire blanche, rouge et verte. Le nom qu'on lui donne est banal, *t'âqa*, fenêtre, placard, mais ses synonymes parlent : la zaouïa des Esprits (*zaouïet douk ennâs*) ou le temple (*djâma'*). Ce sont là d'ailleurs deux métonymies où l'on applique à la partie le terme qui convient au tout. Son appellation précise, et fort employée aussi, est la porte du temple, *bab eldjâma'*. Selon la pensée des croyants, elle donne accès dans la demeure de Sid el Mekhfi. Les

légendes en font foi. Nous voyons dans l'une d'elles un Blidéen, le cheikh Elazzaouï, prenant part à un *t'a'am* ou repas communiel en l'honneur de Sid el Mekhfi et se trouvant en compagnie d'un vieillard inconnu dans une salle où l'on voyait une *t'aqa*. « Ce vieillard se leva, prit une cassolette suspendue (à la manière de nos encensoirs) *mebbekhra*, fit sept fois le geste de l'encensement, puis, tourna autour des invités; enfin, il vint la déposer devant le cheikh. Il s'avança alors vers la *t'aqa*, lui fit un signe de la main : elle s'ouvrit, elle devint un grand porche (*bâb kbîra*). Il appela d'un geste Elazzaouï et, tous deux, franchissant ce porche, pénétrèrent dans des châteaux d'or et de pierreries. « C'est ici mon habitation (*hada seknânî ahna*) dit le vieillard. — Je t'en supplie au nom d'Allah, dis-moi qui tu es. — Je suis El Mekhfi », lui déclara le vieillard. Tous les dévots d'El Mekhfi n'ayant pas l'heur d'être reçus chez lui, on lui offre son benjoin en se tenant debout devant le porche de son palais.

C'est lui-même qui a fixé l'emplacement de la *t'aqa*. « Au temps jadis, disait une vieille femme, quand Sid el Mekhfi voulait descendre (*ienzel*) dans une chambre, les habitants de la maison voyaient, à l'endroit où il était descendu, saillir hors du mur une tête de gazelle, de chèvre, de bouc, d'enfant, etc. Ils pratiquaient alors dans le mur, à cet endroit, une *t'aqa*. » Elle ne sert à aucun usage domestique. « On n'y dépose que la lampe, les cierges et le benjoin consacrés au culte du Siïed. » Tout autre objet la profanerait. Elle se dérobe même aux yeux impurs des étrangers ; elle ne se trouve jamais en face de la porte, mais dans l'ombre, au fond de l'une des deux ailes sans fenêtres qui forment la longue chambre indigène. Il est interdit de dresser un lit dans l'aile qui contient la *t'aqa* : ce serait indisposer *ih'arrenou* le Seigneur, ou même l'offenser gravement, lui briser son prestige, comme on dit, *ikessrou horm emta'ou*.

On l'irrite également quand on change quoi que ce soit aux vieilles coutumes dont il est le centre. On conserve aux anciennes niches, et l'on donne volontairement aux nouvelles, l'apparence fruste et primitive qui caractérise la t'âqa de Sid el Mekhfi. Vouloir la moderniser est un contre-sens qui choque justement la conscience populaire. Il y a une vingtaine d'années, un indigène de Blida, ayant fait fortune, s'avisa de trouver sa t'âqa indigne de son nouveau luxe. Il parla de l'orner de carreaux de faïence. Sid el Mekhfi lui apparut en songe sous la forme d'un lion et, faisant allusion à une infirmité dont il souffrait, lui dit : « Tu es déjà borgne : je te crèverai l'autre œil, si tu fais mine seulement d'approcher de mon préau (*sah'ti*). »

Ce mot, qui montre le conservatisme de Sid el Mekhfi, précise aussi pour nous l'endroit où il réside. Son habitation n'est pas la t'âqa, qui n'en est en réalité que le préau, la plate-forme antérieure (*sah'a*), comme il le dit ici, de même qu'elle n'en est que le porche (*bâb*) pour ses fidèles. Ce n'est pas non plus la chambre fermée qu'on peut vouer à son service, comme on le faisait autrefois : nous avons vu que cette chambre n'était qu'une annexe de son logement, et qu'elle lui servait de salle de conseil pour assembler le divan des génies ou de chapelle pour se livrer avec ses pareils à des exercices de dévotion. Sid el Mekhfi habite dans les murs de la maison indigène, particulièrement dans les murs ventrus qui n'y manquent pas. On peut le trouver aussi dans le sous-sol de la maison, comme le montre la légende du taleb à qui il fut présenté sous la terre. Mais, dans l'un et l'autre cas, mêlé aux parties les plus solides ou les plus profondes, invisible et présent dans l'ossature de la maison ou dans ses assises, il la personnifie suivant la conception animiste du Maghreb : il en est l'esprit vivant, l'âme dirigeante, et, comme disent les indigènes, le génie, le roi de ses génies quand elle en a plusieurs.

A ce titre, il en est le *moula*, c'est-à-dire le maître spirituel et réel, tandis que le propriétaire n'en est que le *mellâk*, c'est-à-dire le possesseur juridique et apparent. Aussi la première fonction qu'il remplit est-elle de choisir à son gré les locataires de son immeuble. Il chasse ceux qui lui déplaisent et il attire auprès de lui ceux qu'il se propose de favoriser. Je montrerai, au moyen de légendes du crû légèrement abrégées, les procédés auxquels a recours Sid el Mekhfi pour arriver à ses fins, d'après les indigènes de Bliida ; ces procédés en rappellent d'identiques qui appartiennent au folklore universel.

« Il y avait dans la vieille rue d'Éldjoun et t'ouïl (exactement au numéro 9 de la rue Thiers actuelle), une maison qui ne pouvait supporter la saleté. Quand on établait un âne ou un mulet dans son *roua* (écurie ménagée dans le corridor près de la porte d'entrée), on était sûr de le trouver mort. Elle n'aimait que ceux qui passent leur temps à réciter leur *dikr* (oraison de confrérie religieuse) et qui s'habillent de blanc. Les hommes de cette maison portaient justement des vêtements de couleur ; aussi rêvaient-ils toutes les nuits qu'ils déchiraient leurs habits ou bien un vieillard vêtu de blanc leur disait en songe : Otez ce costume ! Et il les tourmentait jusqu'à l'aube. Les femmes, qui la tenaient malpropre, assistaient à des apparitions effrayantes. C'était un grand bouc noir qui surgissait tout à coup, au milieu de la cour, poussait son cri vibrant et rentrait aussitôt sous la terre. C'était une chatte blanche qui miaulait étrangement ou une petite chienne qui aboyait furieusement. Et ces animaux d'allure fantastique sortaient on ne savait d'où. Comme les femmes seules les voyaient, « Dites le *bismillah* », leur recommandèrent les hommes (Le bismillah chasse les mauvais esprits). Elles le firent un jour. « C'est contre les démons, dit le bouc, que l'on prononce le bismillah. » La petite chienne sortit là-dessus, hargneuse. « Vous feriez mieux de dire la Salutation au Prophète

(en action de grâce) : nous sommes de bons croyants et non des diables. » Epouvantés enfin, les habitants de ce logis résolurent de déménager. Alors une voix sortit d'une chambre. « Tâchez de ne pas révéler nos secrets ! Malheur à qui parlera ! » Cette voix était si terrible qu'une femme en accoucha de peur et que toutes s'enfuirent en oubliant l'enfant, etc.

Sid el Mekhfi a recours à des terreurs paniques de ce genre pour se débarrasser de « voisins » qui lui sont odieux ; mais, si elles ne suffisent pas, il sait provoquer chez eux des maladies, des faillites, etc. Son pouvoir thaumaturgique (*borhan*), comme celui des Saints et des Génies, embrasse plusieurs espèces de miracles (*karâmât*). Les principaux moyens qu'il emploie ont leur nom particulier : le *teroui'* (1), la terrorisation, dont nous venons de voir un exemple ; le *ahlâk* (2), ou perdition qui comprend la ruine, les infirmités, la mort ; les *ahouâl* (3), série d'épreuves où l'homme est jeté d'un malheur à un autre, comme le naufragé est ballotté par les vagues ; les *choufât* (4), ou visions qui englobent entre autres les apparitions plus ou moins déguisées ; les *ichârât* (5), indications, qui sont des suggestions orales ou des phénomènes combinés de manière à faire naître telle ou telle résolution dans le cœur du spectateur ; les *mnâmât* (6), ou rêves, dans lesquels le saint intervient en personne ou avertit par des signes énigmatiques qu'explique la *Clef des songes* traditionnelle. Les trois premiers procédés servent surtout à l'expulsion ; les trois derniers sont mis en œuvre par Sid el Mekhfi, particulièrement le rêve, quand il cherche à établir un favori auprès de lui. Le lecteur pourra les reconnaître dans la légende suivante.

-
- | | |
|-----------|------------|
| (1) ترويع | (4) شوبات |
| (2) اهلاک | (5) یشارات |
| (3) احوال | (6) منامات |

Un riche paysan, *Elbet't'iouï*, qui habitait une ferme près de Boufarik, poussait la passion du benjoin jusqu'à la manie ; il était discret, et c'est là une qualité fort prise du mystérieux El Mekhfi ; enfin, comme El Mekhfi lui-même, il n'était jamais si heureux que lorsque, dans une *h'ad'ra* ou veillée pieuse des *khouans*, il se grisait de chants religieux et de litanies. Un Sid el Mekhfi qui habitait Blida, dans la rue Errâbia (au numéro 3 de la rue Montagny actuelle), se prit pour lui d'amitié. Sous la figure d'un inconnu il vint lui proposer l'achat d'une maison. Prenant ensuite celle d'un mendiant, il vint lui dire : « Celui qui t'a proposé l'achat d'une maison n'est autre qu'un Saint qui veut t'établir à la ville. » Pour être plus près de son favori, Sid el Mekhfi habite désormais un olivier sauvage voisin et il révèle sa présence par une odeur de benjoin que sent *Elbet't'iouï* et que nul autre ne sent. La femme d'*Elbet't'iouï* voit en songe un vieillard vêtu de vert, à la tête d'une bande de portefaix, qui emballent son mobilier ; puis, elle le voit sous la forme d'un oiseau vert emporter toute la famille au bout de son bec et la déposer dans une maison qu'elle ne connaît pas. La même nuit, *Elbet't'iouï* est visité par un vieillard vêtu de vert aussi qui lui ordonne de se rendre au tombeau de Sid el Kebir, patron de Blida. Il s'y rend ; il allait se retirer après avoir fait ses dévotions quand un chat blanc le retint par le bord de son burnous. Ce chat n'était autre que Sid el Mekhfi. A ce moment, le propriétaire de la maison où habite Sid el Mekhfi arrive. « Je dormais, raconte-t-il à *Elbet't'iouï*, lorsque s'est dressé devant moi un personnage vêtu d'un caftan vert et ceint d'un voile de tête vert. « Nous voulons, me dit-il, que tu nous vendes ta maison. — Qui donc, lui dis-je, veut me l'acheter ? — Monte à Sid el Kebir demain, tu trouveras ton acheteur tout seul avec un chat ; il te remettra la somme que tu lui demanderas et tu la prendras sans la compter. » Certes, je n'avais pas l'intention de vendre

ma maison. Mais, après l'intervention d'un Seigneur comme celui-là et du moment que mon songe se vérifie, comme je le vois, prends-la.» Elbet't'iouï lui tendit une bourse qui se trouvait, il ne savait comment, dans sa sacoche. Quand le vendeur l'ouvrit il y trouva bien dix fois le prix de sa maison. Et, la nuit venue, la lumière éteinte, la femme d'Elbet't'iouï entendit des voix. « Fais bien les paquets. Ne casse pas les pots de beurre. Ne verse pas le miel. Enferme les bijoux dans le coffre. » C'étaient les Esprits qui la déménageaient.

Le cas d'Elbet't'iouï n'est pas très rare dans les récits populaires de la Mettidja : Sid el Mekhfi soucieux de s'assurer de bons voisins (*djâr*), de bons clients religieux (*khdim*), va parfois les racoler au loin. Mais le plus souvent c'est le hasard, et non son choix, qui établit un homme près de lui. Alors avant de l'adopter, il l'observe, il tâte son caractère, il le soumet à des épreuves. Ces épreuves ont donné naissance à une classe de légendes qui sont apparentées évidemment à un thème bien connu du folklore universel, celui que l'on a appelé le thème de la *Maison hantée*. Dans la littérature orale de la France, les contes inspirés par ce sujet, déracinés de leur milieu, paraissent bizarres, incohérents : il me semble au contraire que, dans l'Afrique du Nord, replacés dans le cadre des superstitions relatives à Sid el Mekhfi, ils s'éclaircissent d'une certaine logique. On peut les ranger dans le groupe des *ahoual* ou récits des tribulations infligées par le Siïed. Quoiqu'il n'y paraisse pas toujours en personne, il en est le héros principal, ou au moins responsable en qualité de chef des génies domestiques. Nous en donnons un spécimen, sur lequel nous avons jeté notre dévolu parce que Sid el Mekhfi y joue un rôle capital et qu'il reconnaît explicitement que les autres rôles y sont tenus par ses propres enfants.

« Il y avait une maison hantée que personne ne pouvait habiter sans y périr dès la première nuit. Son pro-

priétaire dit un jour publiquement : « Si je trouvais quelqu'un qui voulût l'occuper, je la lui cèderais pour rien ; et, s'il y passait un an, je lui en ferais don. » Une pauvre femme chargée de famille et sans logement vint s'y établir avec ses enfants. A la nuit noire, la vieille femme entendit les pas d'un homme au-dessus de sa tête. Elle sortit sur le seuil de sa chambre, et une voix qui venait de la terrasse lui demanda : « Est-ce que je tombe ? — Tombe, si tu dois tomber ! » répondit-elle sans s'émouvoir. Une tête d'homme tomba dans la cour. « Est-ce que je tombe ? » répéta la voix. — Tombe, si tu dois tomber ! » Deux bras avec leurs épaules tombèrent alors. « Est-ce que je tombe ? — Tombe, si tu dois tomber ! » Deux jambes avec leurs pieds tombèrent encore. Elle courut à son coffre, y prit un drap blanc, revint dans la cour, rapprocha la tête des épaules et les jambes du tronc ; et, quand elle eut reconstitué le corps d'un homme, elle l'enveloppa dans le drap. A peine avait-elle fini, que des femmes, sortant d'une chambre voisine, vinrent entourer le mort enfermé dans son linceul. Elles se mirent à pleurer : la vieille pleura avec elles ; puis, elles se mirent à rire, la vieille se mit à rire aussi ; elles poussèrent des ululations de joie, elle en poussa comme elles ; elles se déchirèrent le visage, elle les imita. Bref, elle fit tout ce qu'elle leur voyait faire, jusqu'à sauter et danser et chanter autour du mort. Elle avait compris que c'étaient de Ces gens-là. « Maintenant nous voyons, lui dirent enfin ces femmes, que tu es notre amie. Dieu t'a fait un cadeau. Enlève ton drap et, avec lui, le trésor qui t'appartient. Adieu ». Elle souleva le drap et, au lieu du cadavre, y trouva des sultanis et des bijoux si nombreux qu'elle en remplit son coffre jusqu'aux bords. Un an après, le propriétaire de la maison vit entrer chez lui un homme dont l'aspect inspirait l'effroi religieux (*irououéb*). « Je veux, lui dit cet homme, que tu fasses donation par acte écrit de ta maison à la femme qui

l'habite, parce qu'elle a sympathisé avec mes filles et qu'elle s'est attristée avec elles, quand elles étaient tristes, et qu'elle a ri avec elles quand elles riaient. C'est moi qui suis le maître (*moula*) de cette maison, si tu en es le propriétaire (*mellâk*). »

Tous les habitants de Cherchell, où se localise l'histoire, vinrent voir cette femme courageuse qui avait su trouver la fortune où d'autres avaient trouvé la mort. Cela prouve que Sid el Mekhfi accorde ses faveurs à ceux qui ne s'effrayent pas de ses prestiges, et que, loin de fuir son voisinage, il faut lui montrer que l'on partage ses joies et ses peines. Les fils d'Adam doivent s'associer aux sentiments qu'éprouvent leurs génies domestiques. C'est pour cela que, suivant les préceptes des anciens, une femme seule, entendant, comme il arrive, des *iouiou* grêles ou des lamentations étouffées, qu'elle peut croire poussés par les génies, ne doit pas manquer d'y répondre, si elle veut se concilier leurs bonnes grâces.

Elle n'y manquait point jadis, dit-on ; et encore aujourd'hui les mauresques se souviennent de cette règle dans les régions où sévit le brigandage et dans les crises d'insécurité ; car Sid el Mekhfi — et c'est là sa seconde fonction — est regardé comme le protecteur traditionnel du foyer. Il veille sur la femme solitaire en l'absence du mari, sur les enfants, sur les vieillards impotents. Tous les débiles du gourbi comptent sur sa vigilance plus que sur la pièce de bois (*rekkâl*) qui barre leur porte branlante. Pour nombre de gens il est avant tout le gardien (*assâs*) de la maison. De mon temps, deux femmes encore jeunes habitaient seules dans la maison du Bou Ghefar où nous avons vu Ed'd'aouia instaurer le culte de Sid el Mekhfi : elles déclaraient vivre en parfaite assurance, malgré leur isolement, parce qu'elles se sentaient défendues par le Siied dont elles accomplissaient régulièrement les rites. La lampe ayant veillé toute la nuit du mercredi en son honneur, on pouvait être sûr qu'il veil-

lerait à son tour sur la demeure pendant toute la semaine. Je détache d'une légende blidéenne ce passage qui exprime, avec des images consacrées, le sentiment de sécurité qu'il inspire : « La vieille, (ayant scrupuleusement exécuté tous les gestes obligatoires de la vigile du mercredi), cette nuit-là se voit elle-même comme endormie sur une literie d'or. De jeunes enfants la couvraient avec une couverture d'or. Un personnage, dont la moitié supérieure avait la forme de l'homme et la moitié inférieure celle du lion, leur disait : Prenez soin de cette vieille, elle nous aime. Il faut que vous lui fassiez tout le bien possible, à elle, à ses enfants, à ses proches. Tout ce qui se trouve ici se trouve dans le *h'orm* d'Allah et dans notre *h'orm* (1). » Il voulait dire qu'il en garantissait l'inviolabilité sur son honneur et que Dieu lui-même la garantissait avec lui.

Il ne sauvegarde pas seulement les personnes, mais aussi leurs biens. On cite de lui des miracles, de types traditionnels, qu'il accomplit de nos jours encore pour la défense de la propriété. Des voleurs de bestiaux, ayant percé le mur d'une écurie, se voient soudain ligotés par des mains invisibles ; le fermier les trouve le lendemain matin entravés à la corde où il avait attaché ses chevaux la veille, ou bien enchaînés par le cou dans l'étable, avec les bœufs, aux barreaux de la mangeoire. Des maraudeurs ont fait main-basse sur un poulailler ; tous les membres de leur famille qui ont goûté au produit de

(1) العجوزة في ذيك الليلة اتشوب روحها كلي راه راقده فوق
اهراش من اذهب وولدان اصغار ايغطيوا فيها باطاً من اذهب
وابنادم نصب العوفاني صيغت ابنادم والتحتاني صيغت اسبع ايقول
لهم استحفظوا ابهذا العجوزة راه اتحبنا لأبد نستحسنوا بها
وباولادها وافاربها واجميع الي راه انا في حرم الله وحرمنا .

leur larcin sont condamnés à glousser comme les poules ou à pousser le cri du coq, à tout moment du jour et de la nuit, jusqu'à ce qu'enfin ils avouent leur faute et dédommagent le volé. Des bandits de profession confessent qu'ils ont été convertis par Sid el Mekhfi : ayant résolu d'attaquer une ferme, ils se sont heurtés plusieurs nuits de suite à un mur de fer qui se dressait sans cesse devant eux dans des endroits où, de jour, ils ne voyaient que des arbres. Ce rempart de fer (*çour ah'dîd*) est, nous semble-t-il, l'image la plus commune sous laquelle on se représente la protection dont Sid el Mekhfi entoure la maison qu'il habite. Mais nous le voyons souvent aussi dans les légendes, comme ses adorateurs dans leurs songes, armé lui-même d'une baïonnette (*h'arba*) et suivi d'une escorte de satellites portant des épées nues.

Après le génie protecteur, il faut signaler dans Sid el Mekhfi le génie nourricier. C'est son troisième attribut. Il possède le don de *baraka*, autant que les saints et plus que beaucoup d'entre eux. Il faut entendre par ce mot, avec les habitants de la Mettidja, le pouvoir de faire naître, de conserver et de multiplier miraculeusement la richesse. Dans les campagnes, on lui doit le croît du bétail, l'abondance de la moisson, le nombre et la qualité des fruits. À la ville, il règne en maître dans la chambre aux provisions (*bît el'aoula*), chez les riches, et dans la soupente (*srîr*) qui la remplace chez les petites gens. Il y fait éclater sa colère en les livrant aux charançons, aux vers, aux fourmis ; il y manifeste sa faveur en les conservant toujours pleines. Grâce à lui, à la seule condition qu'on se garde de les compter, de les mesurer ou de les peser, (car Aïcha, la fille du Prophète, a dit que rien ne diminue les provisions comme d'en tenir registre) les jarres de toute grandeur où l'on conserve le beurre, l'huile, le couscous séché, les figues, etc., deviennent inépuisables. Sous son regard, quand il les fixe, la galette se change en un gros pain, et le petit pot de lait grandit

si bien, contenant et contenu, que nul membre de la famille, quelque nombreuse qu'elle soit, ne se couche avec la faim. Dans une légende, Sid el Mekhfi ayant touché une cruche pleine de miel, celle-ci en garde la faculté de se remplir à nouveau spontanément quand on la vide ; même volée, elle conserve la vertu que lui a communiquée la baraka du Siïed et il faut qu'il la reprenne pour ne pas favoriser malgré lui de méchantes gens.

Une autre légende nous fournit une explication islamique de ce phénomène surnaturel. Ce n'est pas par un pouvoir qui lui soit personnel que Sid el Mekhfi multiplie les aliments ; c'est qu'il appelle sur eux le *Koun* d'Allah. « Koun (sois !) » est le mot que Dieu a prononcé pour tirer le monde du néant ; c'est le verbe créateur. Sid el Mekhfi, dans sa retraite, est charmé par les passages du Coran que redit à haute voix un pauvre taleb, « Tandis qu'il les répète, tout-à-coup entre auprès de lui un vieillard blanc comme la neige des montagnes tenant dans sa main un plat de couscous au poulet, « Salut à toi, lui dit-il, porteur du Coran... ». Ils s'approchèrent de ce plat. Ils eurent beau manger, au fur et à mesure qu'ils mangeaient, le Koun y descendait, jusqu'à ce qu'ils furent repus (1) ». Le plat passe alors intact à la famille du pauvre étudiant, etc. L'intervention du Koun peut fort bien n'être qu'un expédient de théologien qui veut diminuer la puissance à ses yeux exorbitante d'un génie. Mais pour la grande masse, si ce miracle de la multiplication émane de Dieu comme tous les miracles, c'est à Sid el Mekhfi que nous le devons.

Et sa baraka ne s'exerce pas seulement dans l'intérieur des maisons, mais en public, dans les banquets commu-

(1) الدّٰنَاوَا الذّٰك الْمَاعُوْنَ اَعْيَاوَا يٰكَلُوْا فَنَدَّرْ مَارَاهُمْ يٰكَلُوْا وَالْكُوْن

نَازِلٌ فِيْهِ الْاَحْتٰى شَبَعُوْا .

niels que les particuliers offrent en son nom. « Un adorateur de Sid el Mekhfi avait fait vœu de lui immoler une poule un mercredi. La veille, un nègre lui apparut en songe : « Invite, lui dit-il, tous les pauvres du pays, et formule en toi-même l'intention d'offrir ce présent à Allah et à la charge de Sid el Mekhfi (1) ». Quand notre homme apporta sur sa tête au lieu dit son plat de couscous avec son poulet, il y trouva une foule considérable d'indigents. « Comment, se dit-il en lui-même, le plat que j'apporte va-t-il suffire à tout ce monde ? » Il le déposa pourtant sur le sol et un premier groupe de convives s'accroupit autour. Tous ces gens en mangèrent sans l'épuiser. Une seconde tablée, puis une troisième leur succédèrent et combien d'autres encore ; et non seulement ils s'en rassasièrent, mais ils en cachèrent pour l'emporter chez eux. Malgré cela le plat n'était pas vidé, quand tout le monde se retira. Notre homme voulut l'emporter alors, mais, ne pouvant le soulever, il le laissa sur place. Et cette nuit-là, il vit en songe une multitude, aussi nombreuse que les nuées de sauterelles, manger de son plat, en appelant sur lui les bénédictions du ciel, C'étaient les génies qui s'en régalaient. Depuis lors, périodiquement, pendant des années, il offrit un couscous en l'honneur de Sid el Mekhfi et chaque fois il vit ces faits se renouveler (2). » Et, en cela, notre homme n'était pas particulièrement favorisé ; il ne voyait que ce que voit en pareille circonstance tout vrai croyant : la baraka circule en abondance dans ces repas sacrificiels de Sid el Mekhfi. Même quand le miracle n'est pas visible, ce n'est pas une preuve qu'il ne s'opère pas. C'est pour cela que la coutume impose à tous ceux qui y

(1) وانويها لله تعالى وعلى سيد المخفي .

(2) مدّة سنين وهو امن العام للعام ايدير الجعنه وايصير غير كما صار

هكذا .

assistent de prendre leur part, si minime soit-elle, du couscous béni ; on le mange comme baraka (1), dit-on ; on en emporte chez soi ; et on explique que c'est pour bénéficier de la baraka de Sid el Mekhfi (2) ; nous dirions, pour s'assimiler, en quelque manière, un peu de sa vertu de revivification et de multiplication des biens.

Cette baraka n'agit pas seulement sur les aliments, mais aussi sur tout ce qui intéresse le bien-être. On dit que le contempteur de Sid el Mekhfi n'a pas de chance. « Pour celui qui ne le sert pas, sur dix affaires, neuf sont mauvaises et c'est tout juste si, pour la dixième, il ne doit pas trembler (3) ». Le Siïed au contraire fait prospérer le chef de famille qui vit dans son *h'orm*, sous sa protection, et qui lui rend le culte auquel il a droit. Quand une femme voit une de ses entreprises tourner à bien, elle proclame que Sid el Mekhfi l'a exaucée, souvent aussi qu'il lui a inspiré les moyens qui l'ont fait réussir. « Si le Siïed prolonge son séjour dans une pièce d'une maison et que le maître de cette maison lui offre régulièrement le mercredi du benjoin et du bois d'aloès et lui allume sa lampe, il n'est pas possible que Sid el Mekhfi n'enrichisse cet homme (4) ». On le voit souvent dans les légendes combiner et mener des intrigues assez compliquées qui tournent toujours à l'avantage de ses amis. Ceux qui ont le bonheur d'avoir Sid el Mekhfi chez eux, passent pour pouvoir vivre sans travailler : « Dieu leur a donné le pain quotidien sans fatigue (5) ». Le

(1) ياكلوها بتركة .

(2) باش يستبركوا امن السيد .

(3) الي مايخدمه شي ايكونوا له تسع احوايج ماشي املاح والعاشرة

يفدر ما ايخايب شي .

(4) ساكان الا يغنيه .

(5) اعطاهم ربي رزق ابلاتعب .

plus souvent, il ne leur assure que le nécessaire, un peu de pain avec un peu de beurre, comme nous disons. Il apparaît la nuit en songe à un boucher vivant d'abattage clandestin et qui a recueilli deux chattes blanches ; à un taleb qui a pour toute ressource le débit au rabais de ses amulettes, à nombre de pauvres hères de cette espèce ; et, empruntant la formule dans laquelle ils expriment couramment leurs modestes souhaits, il leur dit : « Autant de pain, autant de ce qui le fait passer, rien de plus, rien de moins, ce qu'il te faut et ce qu'il faut à ta femme et à tes enfants, pas plus, jusqu'à ce qu'Allah te prenne sous sa protection dans la terre (1) ». Et, à partir de ce moment, chaque matin, à leur réveil, ils trouvent près de leur tête, sur la natte, ou sous le matelas, ou encore dans leur main crispée, un réal, un dinar, une pièce d'argent proportionnée à leurs charges. « Une veuve, qui avait plusieurs enfants, ne pouvant acheter de l'huile, s'excuse à Sid el Mekhfi de brûler seulement du benjoin dans la nuit du mardi au mercredi. Soudain la chambre s'illumine et, toute la nuit, à moitié éveillée à moitié endormie, la pauvre femme voit son taudis inondé de lumière. Quand l'aube approche, elle remarque que cette lumière se retire, se ramasse, et, finalement, s'enferme et disparaît dans la niche de Sid el Mekhfi. Elle se lève, fait sa prière, et, comme elle se redresse, elle aperçoit un franc en argent dans un petit trou qui s'est creusé dans la maçonnerie de la t'âqa. Chaque jour dès lors elle trouva une pièce blanche à la porte du tabernacle. » Les secours de Sid el Mekhfi, au lieu d'être quotidiens, peuvent être hebdomadaires. Dans ce cas, le Siïed paye le mercredi, qui est le jour des gains *ioum larbâh'* (2). Une pauvre veuve

(1) قدّ الخبز قدّ الجواز ما اتريد ما اتنفس اكجايتك واكجايت اهلك
واوليدانك حتى يسترك الله تحت اتراب .

(2) يوم الاربعاء يوم الارباح .

vendit une de ses nippes pour acheter du charbon et du benjoin à l'intention du Siïed. Le lendemain et tous les mercredis qui suivirent, elle ramassa des louis sous la cendre que contenait sa cassolette après la nuit passée sur la t'âqa. Enfin, Sid el Mekhfi sert des rentes annuelles à ses amis. L'un d'eux la reçoit dans un petit sac de la main d'un enfant du voisinage. Un autre égare tous les ans à la même époque sa tabatière, qu'il retrouve remplie de louis. « Kheddoudja bent Sellam, la fille du muezzin de la mosquée hanéfite, à Blida, avait perdu sa mère et vivait seule dans une vieille maison avec son père dont elle tenait le ménage. Elle se plantait devant un mur de cette maison, battait des mains en cadence, et dansait en chantant : « Mon Seigneur, père de la Petite Etoile (*bou ndjîma*) viens jeter un regard sur l'état de l'orpheline. Mon Seigneur, Maître des chambres, je t'apporterai des cierges et du benjoin et j'allumerai en ton honneur des litres d'huiles (1). » On riait d'elle dans Blida, où elle était devenue proverbiale. Une nuit que son père était à la Mosquée, elle avait fermé la porte, elle s'était assise, quand soudain elle vit le mur s'entrebâiller et s'y montrer une tête de jeune fille merveilleusement belle. « Fille de Sellam, fille de Sellam, lui dit celle-ci, ris et regarde tout ton saoul *Nedjma* (Etoile), la fille de Sid el Mekhfi. » Elle se détacha alors du mur et vint jouer avec Kheddoudja. Enfin, elle lui dit : « Salue Sidi Sellam, dis-lui de mettre fin à ses soucis et voici le cadeau qu'il recevra chaque année (2) ». Elle lui remit une bourse pleine d'or ; puis, d'un bond, elle disparut dans le mur, qui se referma sans garder la moindre lézarde. »

(1) ياسيدي بوانجيمه ارواح اتشوب حال اليتيمه ياسيدي مولى

لببوت انجيب الشمع والجاوي ونشعل اعليك ازبوت.

(2) اوهده اهديته امن العام للعام.

Malheureusement, ni la fille, ni le père, dans leur joie, ne purent taire l'aventure et ils montrèrent la bourse miraculeuse. « La nuit suivante, Kheddoudja était seule, Nedjma lui apparut. « Puisque vous avez, lui dit-elle, divulgué notre secret, vous serez, toi et ton père, aveugles. » Aujourd'hui encore leurs descendants se distinguent par des taies dans les yeux et cette famille ne produit guère que des filles. » C'est la manière dont prennent fin trop souvent les libéralités d'El Mekhfi : la sottise humaine y coupe court. Il y a trois conditions que ses pensionnés sont tenus d'observer sévèrement : ils ne doivent sous aucun prétexte ni aliéner ses dons, ni les thésauriser, ni les publier. Il ne saurait laisser vivre à ses frais ceux qui montrent le peu de cas qu'ils font de ses cadeaux en les passant à d'autres, ceux qui doutent de sa constance et font des économies pour l'avenir, enfin ceux qui révèlent ses mystères. Il faut ajouter que cet argent miraculeux s'évanouit dans la main des pécheurs et qu'il ne peut être employé pour accomplir les actes condamnés par la religion islamique. C'est ainsi qu'une outre (*mezouéd*), don de Sid el Mekhfi à l'un de ses dévots, laquelle avait la propriété de fournir de l'or à son maître sans jamais s'épuiser, perdit soudain cette propriété en tombant dans les mains d'héritiers indignes.

Sid el Mekhfi soutient d'autant mieux son rôle de Providence des familles qu'il cumule avec ce titre celui de Sultan des Trésors (1). Il a, dit-on, la garde des richesses enfouies sous la terre dans les temps anciens. C'est là aussi un des caractères les plus connus qui lui sont attribués. « Partout où se trouve Sid el Mekhfi se trouve aussi un trésor (*kenz*) ou une cachette (*khzîn*) (2). On dit encore : « Sid el Mekhfi a un trésor dans chaque

(1) سُلْطَانُ الْكَنْزِ.

(2) وَيَنْ أَيْكُون سَيْدُ الْخِزْبِيِّ أَيْكُون الْكَنْزُ أَمْتَاعُ الْمَالِ وَالْأَخْزَبِينَ.

pays (1). » L'idée de l'un est si bien inséparable de l'autre, que les esprits forts affectent de les confondre ensemble et prétendent que Sid el Mekhfi lui-même n'est autre que le trésor (2), qu'il ne faut voir en lui qu'un épouvantail inventé à plaisir par les avarés du temps jadis pour placer leurs écus sous sa protection, comptant d'ailleurs sur la superstition plus que sur lui pour les défendre. « Si j'apprenais qu'il y a un Sid el Mekhfi dans ma maison, disait un hanéfite de Blida (les Turcs et leurs descendants ont toujours nié l'existence de Sid el Mekhfi), ce ne serait pas du benjoin que j'irais acheter, mais une bonne pioche avec laquelle je fouillerais le sous-sol et les murs. Je ne crois guère à Sid el Mekhfi, mais bien à Sid el *Mkhebbi* (le Seigneur thésaurisé, c'est-à-dire, l'argent caché. »

Mais ces interprétations terre-à-terre ont le don d'exaspérer les vicilles mauresques, qui n'y voient que des blasphèmes (*sebbân eddin*). Ceux qui les donnent sont des croyants dégénérés, « de l'or devenu du cuivre », disent-elles, ou d'authentiques « païens » (*djohla*). « Leur cœur est mécréant », disent-elles encore, par allusion à l'esprit voltairien des Roumis qui ne veulent voir dans les manifestations du sentiment religieux que des erreurs ou des calculs, qui réduisent un mythe à un quiproquo ou à une supercherie, et finalement n'entendent rien, à cause de leur rationalisme étroit, aux mystères du monde spirituel.

Sid el Mekhfi est un Esprit, et son trésor se compose d'espèces sonnantes : la confusion n'est pas possible. Et il possède ce trésor de la manière que les hommes possèdent leur argent : il peut en être le dépositaire et, dans

(1) عنده كنز الذهب في كل ابلاد.

(2) ايتولوا بلي هو الكنز بالذات.

ce cas, agent subalterne des Puissances occultes, il observe la consigne de ne le livrer qu'à une époque fixée, à tel individu prédestiné, dans des circonstances déterminées ; il peut aussi en être le propriétaire et il en dispose à son gré ; enfin, il peut le détenir comme les princes de notre monde administrent les biens de leur royaume, en respectant d'ordinaire la propriété de l'Etat, mais sans aller jusqu'à s'interdire d'y puiser pour leurs libéralités, avec ou sans l'assentiment de leur Conseil. On retrouvera ces trois conceptions dans les documents que nous allons donner. Cependant l'une d'elles semble dominer les autres : c'est la croyance fataliste que le sort des trésors est fixé de toute éternité par la Providence divine. Un célèbre sorcier de Blida disait : « J'ai visité tous les Sid el Mekhfi ; j'ai pratiqué en tout pays l'opération du *terbi'*, qui est la technique recommandée pour la conquête des trésors (1). Jamais aucun d'eux ne m'est venu dans les mains. Pour ce qui est de les voir, je les voyais ; mais quant à m'en emparer, je n'y ai jamais réussi. Seul, celui à qui Dieu les a adjugés de toute éternité se les voit livrer (par les génies), sans qu'il ait besoin de recourir à la sorcellerie (2). »

« Il y a à Fez, si l'on en croit une légende blidéenne, une coubba datant du temps de Salomon. Tous les sept ans, la porte de cette coubba s'ouvre d'elle-même ; un vent se lève alors et emporte hors de la coubba et disperse au loin un certain nombre de feuilles de papier. Parmi ces feuilles, il y en eut deux qui tombèrent un jour entre les mains de sorciers (*hokama*) du pays. Elles contenaient une liste de trésors et, parmi ces trésors, était cité le trésor de Mimiche, dont la porte s'ouvre vers

(1) اضْرَبْتُ التَّرْبِيْعَ اَعْلَى الْكَنْوُزِ .

(2) وَاللّٰهُ اَعْطَاهُ رَبِّيْ يَهْدِيْوْا لَهٗ اَبْلَا حِكْمَهٗ .

l'Orient. Les trois sorciers vinrent donc à Blida, au pied de la butte de Mimiche. Ils allumèrent une cassolette de cuivre et se mirent tous les trois à murmurer des incantations. Ils marmottèrent ainsi depuis le matin jusqu'à la prière de l'après-midi. A ce moment une détonation se fit entendre dans l'intérieur de la butte ; on eût dit un coup de canon ; et une porte de cuivre s'ouvrit. Deux des Marocains s'engagèrent dans le souterrain pendant que le troisième en gardait la porte. Ceux qui étaient entrés rencontrèrent d'abord l'apparence d'un coq (*cîfet serdouk*). Quand celui-ci les aperçut, il battit des ailes ; mais, lorsqu'il voulut se jeter sur eux, il se trouva immobilisé par un charme (*mah'koum*). Ils pénétrèrent plus avant. Ils trouvent un vieillard tout blanc, de la race des génies, couvert d'un linceul, sur lequel était écrit : « Celui-ci est le cheikh Qatsout', le maître de la cachette et de l'argent (1). Ils poussent plus loin et trouvent une lampe ayant quarante becs (2) : Ils s'en emparent. Au moment où ils allaient sortir en l'emportant, le cheikh Qatsout' éleva la voix : « Malheur ! Malheur ! dit-il, personne n'emportera ce trésor jusqu'à la venue des grandes heures ! » (3). A ce moment les magiciens s'aperçurent que leurs aromates étaient épuisés. Aussitôt la colline entière se renversa sur elle-même, ensevelissant les trois Marocains. »

Le trésor de Mimiche a causé bien des déceptions à la gent entreprenante des sorciers. « La colline s'est refermée sur plusieurs d'entre eux ; d'autres, frappés par les génies, ont eu les jambes ou les bras brisés (paraly-

(1) هذا الشيخ فتوط مؤلى الكنز و المال .

(2) مصباح فيه، ربعين فتديل .

(3) هيهات هيهات حتى واحد ما يدي هذا الكنز غير لفيوم

الساعات .

sés) ; d'autres ont perdu la raison ; et combien ont été enlevés et jetés dans le dernier tiers du monde ! Un *ah'kim* (magicien) célèbre, de ceux dont on dit que leur parole glace l'eau, a expliqué pourquoi on ne peut s'emparer de ce trésor. « Son maître (*moula*) est musulman, ses serviteurs sont des mécréants. Ce trésor a été déposé en ce lieu par le Prophète Salomon. La tradition, confirmée par la géomancie (*d'erb errmel*), déclare que nul ne pourra le violer, mais que, à la fin des temps, un tremblement de terre fendra la colline en deux et qu'il paraîtra au jour de lui-même. D'autres prétendent que l'Oued el Kbir, dans une crue violente, emportera la colline et laissera le trésor à découvert. Les habitants du pays en seront enrichis ; si, après cela, un homme veut emprunter de l'argent, on lui dira : « N'étais-tu pas avec nous quand nous avons pris notre part du trésor de Mimiche ? » On raconte aussi, qu'au moment où l'on aura dépensé tout l'argent du trésor, la Goule (1) sortira dans le quartier de la Poudrière ; elle jettera l'épouvante et la désolation dans le pays, puis se réfugiera dans le souterrain qu'occupe aujourd'hui le trésor et y mourra. Le moment de sa mort sera marqué par une inondation qui emportera la moitié de Blida. »

Dans une autre légende, également relative à Sid el Mekhfi, mais ayant trait au Sid el Mekhfi qui se trouve dans le ravin faisant face à la Fontaine Fraîche, non loin du tombeau de Sid el Kbir, le patron de Blida, nous voyons aussi le Siied défendre son trésor contre un sorcier marocain qu'il garrotte. Alors, dans une sorte de chant de triomphe qu'il entonne devant les assistants, il nous révèle explicitement l'intention secrète qu'a eue la Divinité en lui imposant la tâche de garder ce trésor jusqu'à la fin du monde. « Entendez, vous qui êtes

(1) الغول

doués d'intelligence ; — et entendez, vous qui jouissez des grâces de Dieu : — quand tous les savants viendraient l'attaquer, — quand viendraient ceux qui connaissent les incantations, — ce trésor jamais ne s'ouvrira, — alors même qu'afflueraient les (sept) mondes. — Zel'out'a est le nom de la servante (qui y est attachée), — et son serviteur est Habboub, ô toi qui comprends ! — Je mourrais quant à moi, ici, (s'il le fallait), ainsi que mes enfants, — et les gens d'Allah et la Base, patron du pays. — Ce trésor ne sera traversé (et vidé) ni par un ruisseau ni par un torrent : — il est fortifié par le nom du Tout-Puissant, créateur des êtres qui l'adorent, — et nul ne s'en emparera si ce n'est l'Imam Mahdi, le maître du Pur sang (1). »

L'Imam Mahdi, n'est autre que le Maître de la Grande Date (*moul eloueqt*), plus connu chez les Européens sous le nom de Maître de l'Heure (*moul essâ'a*). Le trésor gardé par le Sid el Mekhfi, voisin de Sid el Kbir, a donc la même destination que celui de Mimiche, qui se découvrira, comme nous l'avons vu, « à la fin des temps ». L'apparition de l'Imam Mahdi doit ouvrir, en effet, la série des signes annonçant la consommation des siècles. A la tête d'une armée composée d'hommes et de génies, il affranchira les Musulmans du joug des Chrétiens ; il établira dans le monde l'unité de religion, en convertissant les hommes de bonne volonté et en exterminant

(1) السمعو يا اهل البهامة . . والسمعو يا اهل انعام
لو كان ايجيوه اجميع العلانه . . واتجيه اصحاب العرايم
ماينحل ذا الكنر ديمه . . لو كان اتجيه العوالم
زلعوطه هي الخديمة . . والخديم هبوب يا الباهم
نموت انا هنا والاولاد . . واهل الله والساس مولى البلاد
ذا الكنر ماتعنه لاشعبه ولاواد . . امحصن اباسم العزيز خالف
الاعباد وما يقنحه الا الامام مهدي مولى الجواد

les autres ; il instaurera le règne de la justice islamique. Alors commencera pour l'humanité une période de parfait bonheur que les auteurs musulmans nous décrivent avec des couleurs empruntées à l'âge d'or des Anciens (1). C'est alors que sera distribué aux Croyants le trésor de Mimiche, pour ajouter sans doute les joies de la richesse à leurs autres félicités. Cet argent épuisé, commenceront les convulsions finales de notre monde. L'inondation de l'Oued el Kebir est une réduction locale de la grande inondation annoncée dans certaines eschatologies, comme la sortie de la Goule est la traduction populaire de l'apparition de la *Dabba* ou Bête de l'Apocalypse. Les deux trésors sont donc conservés en vue des mêmes événements prédits pour la fin du monde.

Ils ont aussi la même origine. C'est le Prophète Salomon qui les a réunis l'un et l'autre et en a assuré la conservation. Nous avons cité cette croyance parmi celles qui regardent le trésor de Mimiche. Dans la légende de celui dont nous nous occupons, nous trouvons aussi que « Salomon l'a mis en état de défense (2) ». Salomon, on le sait, avait reçu de Dieu l'empire des génies comme des autres créatures. Il leur distribua les besognes difficiles et il employa « un certain nombre d'entre eux à extraire les trésors de la terre », comme le dit El Qazouini après les commentateurs du Coran. L'imagination populaire s'est appuyée sans doute sur ces données pour créer le type de Sid el Mekhfi, gardien des trésors de Salomon. Elle a attribué aussi un but politique à la création de ces trésors. « Salomon le constitua trésor public » (3), est-il dit dans notre légende, c'est-à-dire qu'il le déclara bien national et que l'emploi n'en est autorisé qu'au bénéfice du peu-

(1) Voir, par exemple, *Le Badaï' ez-zohour*, p. 220.

(2) حصنه اسليمان

(3) جعله بيت المال

ple islamique. Enfin, Salomon disparu, ces gardiens des réserves de la communauté musulmane n'ont pas été abandonnés à eux-mêmes. Ils relèvent du Ghouts du Monde (1). du chef suprême de l'Eglise mystique de l'Islam, lequel, dans son omniscience et son omnipotence, connaît et surveille ces caisses publiques secrètes disséminées dans le monde entier, ainsi que les fonctionnaires invisibles qui y sont attachés. Le Ghouts n'en pourra décliner la responsabilité que le jour où l'Imam Mahdi en aura pris possession. En résumé, certains Sid el Mekhfi, dont les deux que nous avons cités peuvent servir de types, sont des agents de la Providence divine institués par Salomon, préposés à la garde des trésors qui doivent contribuer un jour au triomphe de l'Islam, subordonnés aux Ghouts de chaque époque, et ne devant disparaître qu'après avoir remis leur dépôt entre les mains du Maître de l'Heure.

Bien différent de ce personnage officiel et rébarbatif apparaît notre Sid et Mekhfi des maisons, le bon génie des familles. Celui-ci, loin d'envier aux hommes les richesses qu'il détient, ne demande qu'à les leur prodiguer en échange de quelques grains de benjoin. Combien de légendes en font foi ! Un beau jour on remarque un trou dans le sol de sa chambre ; des lueurs fauves en tapissent le fond, ou une coulée de bijoux semble en avoir jailli, ou bien, l'orifice en est bordée de pierres, comme celle d'une fourmilière de grains de sable ; ou bien encore, un mur se fend et il en tombe des pièces d'or ou d'argent.

Sid el Mekhfi serait bien marri que l'on boude ses dons. Un jeune couple se refusait à venir habiter dans la maison qu'il lui indiquait. Le mari tombe un jour évanoui près de la t'âqa. Un vieillard se dressa devant lui et, lui reprochant son obstination, l'entraîna sous la terre.

(1) غوث العالم.

« Regarde ! lui dit-il : si Dieu te l'avait accordé, s'il t'avait permis d'obéir à mes suggestions, ce trésor aurait été à toi ! »

Par la voie du songe, il annonce ses faveurs et emploie ses filles à les faire découvrir. « Une bouchère avait adopté deux petites chattes blanches. Une nuit deux fées lui apparurent en rêve et lui annoncèrent un beau cadeau de vêtements et de bijoux. Le lendemain, les deux petites chattes jouaient devant leur maîtresse ; elles vinrent à plusieurs reprises donner de la tête contre un mur bombé qui s'éventra, laissant apparaître une t'âqa, et un gros paquet d'habits lamés d'or et constellés de bijoux. »

D'où viennent ces trésors ? La question ne se pose jamais. Il semble admis de tous que ce sont des héritages égarés, des cachettes d'enfouisseurs disparus, ou des dépôts confiés aux soins du Siïed. Cette croyance est assez forte pour déterminer des actes chez certains. Il y a une vingtaine d'années, El hadj Ahmed El Merkhof devint propriétaire d'une maison, située au quartier d'Hamalit, au lieu dit les Quarante Saints, près Blida. Il apprit par la tradition qu'un ancien locataire de cette maison y avait caché des sommes fournies par Sid el Mekhfi et que celui-ci l'en avait puni en lui en faisant perdre le souvenir. Il se mit aussitôt à brûler maints parfums pour se concilier le Siïed ; puis, il entreprit des fouilles méthodiques ; il les poussa si loin que sa maison s'effondra aux premières pluies. Mais il avait découvert une marmite (*godra*) en terre pleine de charbons. Tout le monde croyant voulut voir dans cette marmite le trésor de Sid el Mekhfi « brûlé » malicieusement par lui pour infliger une déception à El Merkhof ; il n'en restait pas moins que le calcul de celui-ci avait été juste : le trésor de Sid el Mehfi était un magot perdu.

Le récipient consacré qui le contient d'ordinaire est un de ces vaisseaux domestiques où les anciens thésauri-

seurs, dit-on, serraient jadis leur argent. Il ne s'agit jamais de cassette ou de coffre, rarement d'un souterrain à porte de cuivre, comme à Mimiche, ou d'un caveau de fer (*bit ah'dîd*), d'un rempart de fer (*çour ah'dîd*), comme à Sid el Kebir; mais d'une marmite (*qodra*), d'une grande jarre (*qost'*), d'une cruche (*qolla*), surtout de cette sorte de cruche qui rappelle l'amphore au pied pointu des anciens et que les indigènes désignent sous le nom de *qolla zerbout'* ou cruche-toupie. C'est dans une *qolla* de ce genre que Sid el Mekhfi fit, de mon temps encore, présent d'une fortune à un indigène de Blida dont nous avons parlé et qui voulait l'en remercier, comme nous l'avons dit, en ornant sa t'âqa de carreaux de faïence vernissés. La « cruche à l'argent », *elqolla mta' lmâl*, affecte, dans les imaginations, volontiers une forme archaïque.

On ne voit pas dans les récits populaires que Sid el Mekhfi des maisons soit tenu de rendre compte à un supérieur de la manière dont il dispose de son trésor. Quelquefois cependant il s'entoure d'un conseil, pour prendre une décision, et semble alors conçu sur le modèle d'un cheikh de tribu parlant à sa *djem'a*. « Un pauvre taleb de Blida avait été traîné par son propriétaire devant le cadi et expulsé de son logis pour manque de paiement. Il rentrait mélancoliquement chez lui, quand on le consulta pour une entorse : il faisait tous les petits métiers. Ayant gagné six sous dans la circonstance, « Par Allah, dit-il, tant pis pour mes enfants ! Je vais acheter l'huile, le benjoin et les cierges de Sid el Mekhfi, car c'est aujourd'hui mardi ! » Le soir venu, tout éveillé, il vit se réunir le Divan de Sid el Mekhfi (*diouan Sid el Mekhfi*). Un vieillard de haute taille, à la barbe blanche, aux longs cheveux tombant sur les muscles des bras, parlait : « Voilà trente-cinq ans que cet homme est mon voisin et il m'a toujours témoigné de l'affection et une obéissance parfaites. Je veux l'enrichir, si Dieu a

voulu l'enrichir (1). — C'est bien », dit l'assistance. Il donna un ordre. Deux serviteurs apportèrent une grande jarre (*qost'*) pleine d'or. Le lendemain le taleb trouve cette jarre près de son lit à son réveil.

Ce divan de Sid el Mekhfi porte aussi le nom de Divan des Génies (*diouân douk ennâs*), sans doute des génies de la maison, dont Sid el Mekhfi est considéré alors comme le chef. Comme on le voit, ce conseil se tient assez effacé et le Siïed se passe souvent de son assentiment. Les résolutions de celui-ci d'ailleurs ne comportent guère de délibérations. Sa nature simple se compose surtout de deux sentiments qui se réduisent à des réflexes, haine et amour: il ne pardonne pas à ses contempteurs et il ne refuse rien à ses fervents. Le mépris et la prière agissent sur lui automatiquement, le jetant tour à tour dans la méchanceté ou dans la prodigalité, comme nous le montre une légende caractéristique. « Un homme des Beni Salah', nommé Bou Djem'a ou el'Arbi, avait bâti son gourbi sans le savoir sur un rocher au pied duquel habitait Sid el Mekhfi. Il entendait la nuit ses chèvres bêler, s'effaroucher, s'écraser contre la porte, prises de panique. Il en trouva une qui avait la gorge tranchée, sans qu'une goutte de sang eût taché le sol. Il consulta des gens d'expérience qui lui conseillèrent de fumiger son étable. Il y procéda le soir même, veille d'un vendredi. Une jeune fille inconnue passa, qui lui dit: « Nous autres, nous brûlons le benjoin le mercredi. » Il comprit. Le mardi soir suivant, toute sa demeure s'illumina et se remplit de parfums. Il continua ainsi six mardis de suite. Au septième, comme il faisait le tour de son habitation, la casolette à la main, le rocher fut secoué de bas en haut par un mouvement de nausée, et, éclatant avec le bruit d'un coup de canon, il vomit une cruche (*qolla*) d'or (2) ».

(1) اناحببت فغنيه اذا اغناه الله .

(2) اتبوعت من التخت رماق قلبه اذهب .

Voilà un Sid el Mekhfi qui fait bon marché de son trésor : il le livre pour quelques gestes d'adoration. Est-il bien de la même espèce que celui dont nous avons donné le chant de défi, et qui se déclarait prêt à mourir avec tous les Hommes d'Allah du pays plutôt que de se laisser ravir le sien ? Quoique la croyance populaire les désigne l'un et l'autre sous le même nom, elle ne les confond pas ; elle les distingue même nettement à sa façon, faisant d'ordinaire du dernier un nègre et du premier un blanc. La couleur noire, en l'occurrence, marque la servitude, la consigne aveugle, la méchanceté ; la couleur blanche, au contraire, symbolise la liberté, la générosité, la bienveillance. La légende les différencie aussi par leur titre ; elle appelle l'un Gardien de trésor (*assâs el kenz*), l'autre Maître ou Possesseur de trésor (*moul el kenz*). La fonction de *l'assas* le rapproche des sombres génies des souterrains et des mines, parmi lesquels nous avons vu que Salomon a été le chercher ; celle de *moula* l'apparente plutôt aux débonnaires petits dieux de la maison dont nous avons jadis parlé. Leur crédit non plus n'est pas le même, ni en étendue ni en importance. On ne s'inquiète guère de Sid el Mekhfi, gardien de trésor, que dans les légendes de sorciers ou dans les milieux où se ressassent les rêveries millénaristes. Son utilité apparaît trop générale et lointaine. Au contraire, le Dispensateur de trésors jouit toujours de l'actualité, intéresse le particulier, hante l'imagination des petites gens, un peu comme le gros lot chez nous. Sa popularité est bien enracinée, bien vivante. Que dans un café l'on parle de la fortune rapide d'un coreligionnaire, on recourra d'abord pour l'expliquer à l'intervention de l'Enrichisseur occulte : il se trouvera toujours quelqu'un pour s'écrier : « Que Dieu fasse miséricorde à Sid el Mekhfi ! (1) ».

(1) الله يرحم سيد المخفي .

Les plus islamisés croient à son activité, quelque peu hétérodoxe pourtant, se contentant de la plier aux décrets éternels d'Allah. Un lecteur du Coran de Blida me racontait ses souvenirs d'enfance. « Mon père (c'était un maître d'école enseignant le Livre Saint), avait alors une femme qui, depuis notre entrée dans la maison où nous habitons, n'avait jamais manqué de fumer le coin de Sid el Mekhfi avec du benjoin et du bois d'aloès et d'y tenir une petite lampe. Une nuit, je restai seul avec ma sœur ; nous ne dormions pas ; nous entendîmes comme un coup de fusil dans ce coin, nous eûmes tant d'effroi que nous en poussâmes des cris. Nous restâmes, depuis, bien des années encore dans cette habitation, puis nous déménagâmes. Un homme du nom d'El Boukri la loua. Il y passa quelques mois seulement et l'acheta ; quelques mois encore, et il en achetait une autre. Aujourd'hui il possède une fortune de cinquante mille francs ! » Et, faisant un retour sur sa pauvreté, il ajoutait le proverbe : « Travaille, guignard, pour le veinard qui dort, et toi, mange le fruit de ce travail, bon vivant ! (1). Tel était l'ordre écrit de Dieu. Sid el Mekhfi n'enrichit de ses dons que ceux qu'Allah en a enrichis de toute éternité. »

Pour les hommes, — devant qui, dans la société indigène, se pose exclusivement le problème de l'existence, — Sid el Mekhfi est avant tout un génie de l'or et de l'argent qui, tantôt d'un seul coup, met à l'abri du besoin ses privilégiés, et, tantôt par des grâces mesurées, mais quotidiennes, alimente le budget des petites gens. Les milieux féminins, au contraire, sans méconnaître toutefois les bienfaits du Dispensateur des trésors cachés ni du Pourvoyeur de leur table, suivant la pente naturelle de leurs préoccupations particulières, voient davantage

(1) اخدمها بالتعاسي للنعاسي اوكلها يالمستراح.

en lui une sorte de dieu nuptial et génétique, dont la sollicitude s'étend sur toutes les phases de leur vie matrimoniale depuis les négociations des fiançailles qui en sont le prélude jusqu'aux épreuves de l'enfantement qui en forment le couronnement. Il marie la fille de la maison et veille à la fécondité de son union. Nous donnerons un passage d'une légende blidéenne où ce rôle nous semble nettement résumé. Une jeune fille en âge de mariage dit un jour à sa mère : « Demain, s'il plaît à Dieu, c'est moi qui allumerai la lampe de Sid el Mekhfi et lui brûlerai ses parfums. » Elle le fit. Elle rêva que des rafales de vent tombaient sur sa lampe sans pouvoir l'éteindre. « Je me vis moi-même, racontait-elle, en costume de mariée. Un vieillard me couvrait du pan de son burnous. Il me sembla qu'il me déposait dans une maison toute resplendissante d'or. Il m'y fit asseoir, puis se retira ; enfin, il revint en m'apportant deux jolis agneaux blancs. » C'est ainsi que les femmes se représentent les bons offices de Sid el Mekhfi : il protège le flambeau vacillant de la jeune fille, symbole de son bonheur, lui ménage un bon établissement au sein du confort ou de l'opulence, enfin, lui assure les joies de la maternité. Il est admis comme une vérité d'expérience (*tedjriba*) que la femme qui songe au mariage consulte avec profit Sid el Mekhfi. Elle n'a qu'à lui offrir de sa main les parfums qu'il aime dans la nuit qui lui est consacrée et le bon Siïed ne manque pas de faire défiler sous ses yeux avec exactitude les événements à venir de sa vie conjugale. « Après avoir déposé du *baghrir* (sorte de gâteau) et brûlé des aromates dans l'aile de la chambre où se tient Sid el Mekhfi, nous nous couchâmes, ma mère et moi, dans l'autre aile. Je me vis mariée, trônant dans la cérémonie de la *teçd'ira* (présentation), toute couverte d'or, au milieu de quatorze jeunes mariées de l'année. En face de moi, au fond de la pièce, un vieillard souriait en me regardant. Alors, je vis apparaître, dans mon songe,

mon mari en personne, l'homme que je devais épouser et que j'ai effectivement épousé. Il me présentait deux garçons dans sa main droite et deux filles dans sa main gauche ; et c'étaient les enfants mêmes que j'ai eus avec lui ; car j'ai vu se réaliser depuis tout ce que j'entrevis alors dans mon songe. »

Sid el Mekhfi annonce d'autant plus sûrement l'avenir qu'il le modèle un peu à sa fantaisie. Il marie selon son gré la fille de la maison. Il lui choisit le parti qui lui semble le plus avantageux, et, si quelque obstacle surgit, il sait combiner de petites intrigues aux éléments quelquefois profanes et le plus souvent religieux, qui plient le plus naturellement du monde les choses et les hommes à ses desseins.

« Il y avait dans la montagne (qui domine Blida), une fille de quinze ans, nommée H'asni, dont les parents avaient toujours servi Sid el Mekhfi avec dévotion. C'étaient de petites gens, fort misérables. Une nuit, Sid el Mekhfi se dressa en songe devant la mère d'H'asni et lui dit : « Nous avons résolu d'envoyer H'asni à Blida et de l'y marier. Dieu va essuyer vos larmes (1) ». Quelques jours après, H'asni entra en mariée dans Blida. Elle était la femme d'un vieillard fort riche, du nom de Mohammed ben H'adjdji, qui avait quatre-vingts ans. Un jour Ben H'adjdji dit à H'asni : « Permetts-moi de t'interroger : y a-t-il chez vous un ouali enterré ou quelque chose de semblable ? — Raconte-moi d'abord ce qui s'est passé de votre côté, dit H'asni ; je te dirai après ce qui est arrivé chez nous. — Quand j'eus perdu ma femme, mère de mes enfants, raconta Ben H'adjdji, ses parents me dirent : « Ce que tu as de mieux à faire, c'est de te

(1) اَنَا حَيِّينَا نَبِّعْتُوَا حَسَنِي لِلْبَلِيدَةِ اَنْتَرُوْجُوْهَا رَاهِ رَبِّي يَمْسَحُ اَلْكُمِ
اَلدُّسُوْعُ كُمْ .

remarier. — Oui, leur répondis-je, qu'Allah me donne une femme qui prenne soin de mes enfants ! » Cette même nuit, nous dormions, lorsque nous vîmes se dresser devant nous un lion. Ce lion se mit à ronronner, en nous poussant devant lui jusqu'au douar où vous habitiez. Quand nous approchâmes, nous entendîmes une voix d'enfant crier : O H'asni ! O H'asni, notre amour ! » Mieux encore, à la première question que nous posâmes, on nous dit : « Vous venez demander la main d'H'asni. » Ces présages et ce nom m'ont conquis. — Pour nous, dit H'asni, nous avons chez nous une vieille bâtisse en ruines dont seuls les murs étaient restés debout. C'était la demeure d'un Seigneur, que l'on appelait Sid el Mekhfi. Nous lui offrions des aromates la nuit (veille) du mercredi. Nous avons vu là souvent des manifestations extraordinaires (1). La nuit du *Grand henné*, qui précéda le jour où je devais venir ici en épousée, j'étais soucieuse, je me demandais qui allait me conduire hors de mon sol et de mon pays, de ma maison que je ne devais plus voir, lorsque, après la cérémonie du henné, je m'endormis un moment. Je me vis alors montée sur une mule, sur laquelle on avait dressé une coubba (le palanquin où l'on transporte la mariée) et, dans cette coubba, me tenant compagnie, était accroupi un lion. Toute tremblante, dans ce songe, je voulais crier, mais je ne le pouvais ; enfin, mon compagnon étendit sur moi un burnous vert (comme le père qui conduit sa fille hors de chez lui, le jour du mariage). Alors, brusquement, la coubba se détacha du dos de la mule, et, s'envolant à travers les airs, elle vint me déposer dans la cour de la maison où nous sommes. A ce moment, je me réveillai et appelai ma mère. « Ce lion, me dit-elle, c'est Sid el Mekhfi ; il est avec nous et avec toi. Il t'accompagnera

(1) شَعْبَانَا فِيهِ شَوْجَاتُ الْكِبَارِ.

et étendra sur toi son burnous et c'est bien là le *burnous de la protection* (*dak bernous esteur*) que les jeunes femmes poursuivent de leurs vœux (1) ».

On a dit que la Fatalité était le personnage principal de certains drames antiques : dans les diverses scènes que nous offre cette légende, Sid el Mekhfi en joue le rôle prépondérant. Il inspire, n'en doutons pas, la conversation qui suggère à l'octogénaire l'idée de se marier. En personne, il dirige les recherches de celui-ci vers celle qu'il lui destine. Par le moyen de présages, il détermine sa résolution au moment voulu et fait naître en lui l'amour. De leur côté, la prétendue et sa famille se montrent encore plus passives que le prétendant et elles se conforment simplement au mot d'ordre que leur a donné le Siied en apparaissant à la mère. Psychologie simplifiée, pourraient croire nos romanciers européens ; point du tout, elle est en harmonie parfaite avec le milieu. Combien d'Hasni, s'abandonnant à la Providence, montent sans hésiter dans le palanquin enchanté de Sid el Mekhfi pour être déposées par lui, soumises et confiantes, auprès des époux qu'il leur a choisis et qu'elles n'ont jamais vus !

Comme le mari, le contrat doit être aussi à son goût. Un tuteur vient de marier une orpheline. « Un vieillard chenu, vêtu d'un caftan vert, surgit en rêve devant lui. « Tu as donné Ed'd'aouïa, lui dit-il. Mais nous, de notre côté, nous ne voulons pas qu'elle parte. Il faut qu'elle habite ici ! » Notre homme, au milieu de la nuit, va communiquer cette condition nouvelle aux intéressés.

Les cérémonies du mariage doivent être présidées par Sid el Mekhfi, ou par les filles de Sid el Mekhfi quand les convenances en excluent la présence des hommes. Un prétendu s'étant refusé à habiter la maison que lui assi-

(1) C'est la formule consacrée par laquelle les femmes demandent un mari à la divinité ; « Donnez-moi un burnous de protection ».

gnait Sid el Mekhfi, celui-ci s'est abstenu d'assister à ses noces. Le jeune marié est frappé d'impuissance, si bien que, homme le jour, il se trouve femme la nuit. « Nous voulons bien te pardonner, lui dit en songe Sid el Mekhfi, mais il faut recommencer, sur nouveaux frais, les cérémonies nuptiales en l'honneur de notre fille ; elle sortira une seconde fois en mariée de chez nous, et c'est moi qui la conduirai jusqu'au seuil sous le pan de mon burnous. » La nuit du grand henné venue, la mariée voit deux jeunes filles d'une merveilleuse beauté descendre de la niche de Sid el Mekhfi. » Ce sont elles qui, dans la chambre où s'ouvre cette niche, attachent le henné, chantent le *teqdam* ou chant consacré, fournissent le repas particulier de la mariée et la servent, l'assistent enfin, l'une à sa gauche, l'autre à sa droite, pendant toute la veillée du mariage. Les invitées murmuraient : « Comment *Erqia*, qui est entrée déjà chez son mari, doit-elle une seconde fois remplir les observances des noces ? » Alors une des jeunes inconnues parla : « Nous autres, nous n'y étions pas présentes et, aujourd'hui que nous sommes venues nous divertir à cette fête, nous avons voulu que l'on fît une noce nouvelle. Quoi d'étonnant à cela ? Allah nous laisse dans les fêtes nuptiales continuer à nous divertir et nous nous y divertirons jusqu'au jour de la Résurrection ! » (1). Cette fille de Sid el Mekhfi, en tenant ce langage, ne faisait que revendiquer le droit que reconnaît la croyance générale aux génies domestiques et qu'Allah lui-même leur a conféré, dit-on, jusqu'à la fin des temps, de bénir par leur présence les mariages célébrés dans les familles auxquelles ils sont attachés.

(1) احنا ما احضرناشي واليوم كي جينا نترهاوا بي هذا العرس
حبينا عرس اخر واش كان الله ايخلينا بي الاعراس نبقاوا زاهيين
غير إلى يوم الفيامه واحنا زاهيين .

La même légende nous montre Sid el Mekhfi déclarant qu'il voulait conduire lui-même la mariée jusqu'au seuil de la maison, sous un pan de son burnous. Il fait allusion dans ce passage à une de ses prérogatives les plus significatives. Il faut savoir que l'indigène de la Mettidja, qui marie sa fille, quand vient le moment où la jeune mariée doit quitter le domicile paternel, étend sur sa tête le pan de son burnous ou, comme on dit, la couvre de son aïle (*djnâh'ou*) (1) et la mène ainsi jusqu'à la porte de la rue où il la livre aux représentants du mari en disant : « Voilà le dépôt qui vous appartient. Que Dieu embellisse (l'avenir) ! » Ce geste symbolique, de l'aveu des gens du pays, signifie que la mariée sort de la protection (*demma*) paternelle pour entrer sous celle du mari, et que le père fait abandon de ses droits en faveur de ce dernier. Il est remarquable que Sid el Mekhfi ne manque pas dans les légendes d'accomplir ce rite traditionnel toutes les fois que la fille de la maison où il réside se marie. L'on ne peut douter que, dans l'esprit des conteurs de ces légendes et de leurs auditeurs, Sid el Mekhfi ne soit considéré comme le véritable chef de la famille, le commandant de la ferme, *râïs elh'ouch*, dans les campagnes, le préposé à la maison (*qâim beddar*), dans les villes, et, ici comme là, suivant une vieille métaphore toujours usitée, la poutre faîtière, le *gont'as*, de la demeure familiale. Ce ne serait pas assez de voir en lui un protecteur miraculeux d'une enfant abandonnée ou le tuteur providentiel d'une orpheline : du vivant même du père et en sa présence, il exerce naturellement, sans avoir l'air de l'usurper le moins du monde, ce droit suprême de l'autorité paternelle. « Sur le soir, dit notre légende, on vit le père de la mariée la tenir d'une main,

(1) Voir pour cette coutume le chapitre de « La Mariée quittant la maison paternelle pour le domicile conjugal », p. 72, dans mes *Coutumes, Institutions, Croyances*, liv. du Mariage (Jourdan, 1913).

tandis qu'un vieillard à la tête voilée la tenait de l'autre. Celui-ci avait jeté l'aile de son burnous sur la tête de la mariée. Lorsqu'il arriva à la porte de la maison (il s'évanouit et) l'on ne put savoir où ce vieillard était passé (1) ». L'officiant coutumier de la cérémonie descend au rang d'acolyte quand le personnage mystérieux dont il est parlé ici prend fantaisie de s'y mêler, parce que le père selon la chair doit céder la préséance en toute occasion au Père spirituel de la famille.

Sid el Mekhfi mérite d'autant mieux ce titre, que non seulement, comme nous l'avons vu, il protège, nourrit et marie les enfants, mais encore qu'il les fait naître. Combien de femmes stériles ont dû la fécondité à la régularité du culte qu'elles lui rendaient ? D'autres ont trouvé en lui un recours, qui ne mettaient au monde que des enfants morts-nés ou destinés à mourir en bas-âge. « Sa progéniture ne vivait pas. Tout ce qu'elle enfantait mourait. Une veille de mercredi, elle brûla des parfums et s'endormit. Elle voit deux beaux petits enfants portant un bébé... Que béni soit Celui qui l'avait créé et fait pousser ! Ils le portaient entre eux sur un siège d'or. Ils viennent le déposer devant elle. « Prends, lui dirent-ils, toi qui passes tes jours à pleurer à cause de nous. » Ils lui tendirent ensuite un lingot d'or et lui dirent : « Essuye les larmes que te fait verser le désespoir de ne pas avoir d'enfant. » Et voilà qu'elle conçut et mit au monde un garçon... Que béni soit Celui qui le créa et le fit grandir ! »

Sid el Mekhfi compatit au chagrin du père de famille qui voit sa lignée interrompue faute de rejeton mâle. « Un de ses zélateurs n'avait qu'une fille; son esprit ne

(1) وامع المغرب ايشووجوا في بابات العروسه شادها من يد اوشيوخ
امعهم شادها من يد وداير اجناح برنوسه اعليها الا حتى الباب
الدار ما عرفوا ذامى الشيخ وين ادخل .

nourrissait qu'une ambition, celle de laisser son bien à un garçon. Malheureusement sa femme était un peu vieille. Cependant un soir, celle-ci vit chez elle, près du puits, une négresse qui lui dit: « Nous voudrions bien, n'est-ce pas ? voir naître chez nous un garçon ? » Et, à partir de ce jour, toutes les fois qu'elle se rendit au puits, elle remarqua un petit agneau qui venait jouer autour d'elle. Une nuit sa fille rêva qu'un vieillard, qui tenait dans ses bras un agnelet naissant, le déposait entre sa mère et elle, en lui disant: « Veille sur lui, aide ta mère à l'élever. » A son réveil, elle raconta son songe à ses parents. Le père en comprit le sens caché. « Je dois t'avouer, dit-il à sa femme, que je ne pense qu'à un garçon : sans doute Dieu va-t-il me donner ce bonheur. — De mon côté, lui répondit-elle, je vois toujours, près du puits, un agneau qui me fait fête. Il y a là certainement un présage pour nous. » Elle accoucha d'un enfant de huit mois beau comme un enfant d'un an. Et, dans la nuit de son octave, le vieillard qui l'avait annoncé apparut à son père et lui dit : « Appelle-le El Mekhfi. »

On a remarqué le rôle d'annonciateur ou de précurseur attribué à l'agneau du puits dans notre légende. C'est l'habitude, semble-t-il, de Sid el Mekhfi d'user d'un signe de ce genre (on appelle ce procédé une indication, *ichâra*) aux yeux des femmes auxquelles il assure la maternité. Il leur envoie un animal symbolique qui présente toujours le même sexe que l'enfant qui leur naîtra et aussi certains traits de ressemblance, peu perceptibles pour nous, mais conformes aux traditions de la littérature populaire. Celui-ci reste attaché aux pas de la future mère aussi longtemps que dure la grossesse et s'évanouit mystérieusement le jour où vient au monde l'enfant qu'il représente. De l'aveu de l'indigène qui nous a conté la légende que nous allons donner, cet animal miraculeux n'est autre que le *qrîn* de l'enfant, appelé aussi le frère de l'enfant (*khou*), c'est-à-dire, suivant la croyance gé-

nérale, le petit génie qui naît avec l'enfant et mourra avec lui. Il apparaît au moment où la conception est accomplie ; il disparaît au moment de l'accouchement ; mais, s'il devient alors invisible, il n'en subsiste pas moins, et il peut se montrer à nouveau dans les grandes circonstances.

« Dans le ravin d'*Elmestah'* (*cha'bet elmestah'*), sur la route de Blida à Dalmatie, vivait jadis un vieillard sans enfants. C'était une âme religieuse, de celles dont on dit qu'elles ont foi même dans l'arbre et la pierre (1). Un jour qu'il récitait son chapelet dans son verger, un mendiant, qui s'appuyait sur un bâton vert, vint lui dire : « Salut, l'adorateur de Dieu (*ela'bed*), je suis à jeun. » El A'bed lui servit le fond d'un pot de lait aigre et un petit pain. Le mendiant les fixa un instant et voilà que le lait monta dans le pot et que le petit pain devint une grosse miché. L'inconnu prit le pain et le partagea en sept. « Est-ce assez ? » dit-il à El A'bed — « Merci », dit l'autre, sans bien comprendre, mais devinant quelque bienfait caché de ce faiseur de miracles. Un jour, sa femme était assise dans le parc à bestiaux (*mrâh'*), lorsque une petite hase blanche y entra, se jeta dans son sein et, glissant la tête sous ses voiles, lui saisit les mamelons avec la bouche et les teta. Quelques jours après, la femme d'El A'bed constata qu'elle était enceinte. La petite hase resta dans la maison jusqu'à la nuit où leur naquit une fille. Elle partit alors, nul ne sut où (2). Plus tard, vint encore un autre mendiant qui partagea le pain en six. Une autre petite hase blanche se montra et El A'bed eut une autre fille. Bref, cette série de faits se renouvela sept fois, sans varier, et notre homme compta sept filles. Alors, il dit en lui-même : « Si Dieu voulait encore me montrer sa

(1) ينويوا حتى بالصجرة والحجرة.

(2) راحت في حالها لامن اعرفها وين.

bonté en me donnant un garçon ! » Cette nuit-là, il eut un songe. Il vit un vieillard assis dans une chambre orientée vers l'est. Il reconnut une maison qu'il possédait à la ville, rue du Caïd Dira (1). Ce vieillard tenait dans ses bras sept gazelles mâles ; un ciergè brûlait à sa droite et un autre à sa gauche. « Si tu veux des garçons, vient habiter ici ; je te donnerai les sept que voici ! (2) » dit-il. El A'bed vint s'établir dans sa maison de la rue Caïd Dira. Quand il y entra, il entendit des ululations étouffées qui partaient de la chambre de l'Est. Sa fille aînée y rencontra une hase blanche qui l'accueillit avec des démonstrations d'amitié. Cette hase n'était autre que celle qui avait assisté à sa naissance (3).

Sur ces entrefaites, la femme d'El A'bed mourut. « Toutes les indications (*ichârât*) que j'ai reçues jusqu'à présent, pensa celui-ci, se sont trouvées exactes. Il reste l'indication des gazelles mâles. Sept garçons naîtront-ils vraiment chez moi ? Dieu le sait ! » Un vieillard se présenta devant lui cette nuit-là. « Nous t'avons donné notre parole, lui dit-il. » El A'bed épousa une fille vierge. Dès le premier mois de son mariage, il entendit une gazelle s'ébattre dans l'appartement. Et la nuit où la gazelle entra chez lui fut celle où sa femme conçut et cette gazelle y resta à folâtrer jusqu'à la nuit où sa femme mit au monde un garçon (4). Dans celle de l'octave enfin, il vit encore le vieillard qui avait l'habitude de lui apparaître. « Le nom de cet enfant, lui dit-il, sera celui de Mahomet, qu'Allah le bénisse ! mais le second portera mon nom ; les autres, à ton goût ! Demande à ta fille

(1) Sur l'emplacement du Collège actuel.

(2) نعطيك هذوا في سبغية .

(3) اتكون هذه الارنب هي الى حضرت لها لثرياده .

(4) وا يكون ليلت الى ادخل ليهم الغزال ذيك الليله جلت بافي

ثم يلعب عندهم حتى ليلت الى زيدت اولد .

aînée ta tabatière demain matin. » Il se trouva que la tabatière était pleine d'or. Il eut ainsi sept garçons, dont chacun naquit avec sa dotation (1).

On rencontre assez fréquemment des indigènes portant le nom d'El Mekhfi, surtout dans les montagnes qui bordent la Mettidja, chez les Beni Salah, les Mouzaïa, les Soumata, etc. Il faut voir en eux autant d'enfants du miracle. Leurs coreligionnaires les appellent des achetés (*mechriïn*) : ils veulent faire entendre par là qu'ils ont été donnés par le Saint à leurs parents en paiement d'un culte assidu ou en échange d'une victime promise. Les marabouts qui essuyent les larmes des femmes stériles ne sont pas rares : Sid el Mekhfi occupe parmi eux un rang distingué, si l'on en juge par le nombre des individus marqués à son nom.

Il dépasse d'ailleurs les donneurs d'enfants, ses rivaux, par sa spécialité d'accoucheur. On invoque son assistance surnaturelle dans les douleurs de l'enfantement. On dit, dans les campagnes et aussi dans les villes, que son bâton vert est doué d'une vertu singulière : la femme en mal d'enfant qui s'appuie sur ce bâton, au lieu de tirer sur la corde en usage dans le pays, ne sera sujette ni aux souffrances habituelles, ni aux complications accidentelles. Cette tradition a donné naissance à une coutume. A Blida, faute sans doute de savoir où trouver ce bâton secourable, les matrones vont volontiers emprunter le sceptre en bois vert (*okkaza khed'ra*), que le prédicateur de la mosquée tient à la main en montant dans sa chaire pour le prône du vendredi. Le muezzin ou l'imam, de mon temps, ne dédaignaient pas les petits profits que justifiait la charité, et ils se seraient fait scrupule de décevoir les espérances, qu'ils partageaient sans doute, des accoucheuses à bout d'expédients. Cependant, celles-ci, malgré leur foi, ne voyaient dans leur démarche qu'un pis aller. Elles

(1) زاد ابيخيرة.

croyaient aux miracles du légendaire spécifique plus qu'à ceux de son moderne succédané. Autrefois, une sage-femme qui était digne de ce nom, savait se procurer le bâton de Sid el Mekhfi. Telle cette Zeïneb, qui vivait au milieu du siècle dernier et dont la renommée s'est conservée jusqu'à nos jours.

La maison d'Esbi', dans la rue Abdelqâder, à Blida, était jadis un gourbi isolé qu'habitait une vieille nommée Zeïneb. Celle-ci jouissait de la réputation de sage-femme émérite ; « sa main était bénie pour recevoir l'enfant » (1) : elle vivait, disait-on, en tête-à-tête avec Sid el Mekhfi. Un jour, un homme, dont la femme ahanait sur la corde de torture, étant entrée à l'improviste chez elle, la surprit « peignant un vieillard blanc comme la neige et dont les longs cheveux s'épalaient sur les genoux de la peigneuse ». A sa vue, le vieillard s'enfuit. L'homme l'entendit grogner longtemps, il n'aurait pu dire où ; c'était le bougonnement du chamcau qui blatère. « Eh quoi ! mon fils, lui dit Zeïneb, tu violes le secret (2) » Cependant, elle le suivit chez lui, mais, ne parvenant pas à accoucher la femme, « Zeïneb se leva, gagna son logis et en revint avec un bâton vert (*okkaza khed'ra*). « Prends-le dans ta main », dit-elle à la parturiente. Dès que celle-ci eut mis la main sur le bâton, l'enfant tomba. S'adressant alors aux assistantes « Ceci, dit l'accoucheuse, je l'appelle El Mekhfi (3) ». Elles comprirent que c'était le bourdon de Sid el Mekhfi, ce bâton vert sur lequel il s'appuyait, en tout pays, quand il apparaissait en songe... Des femmes un jour se dirent : « Il faut nous rendre chez Iemma (maman) Zeïneb pour voir si le bâton de Sid el Mekhfi est déposé chez elle ou d'où elle le tire. » Mais un

(1) يدها مبروكه للتغيبال .

(2) تكشيف جاستر .

(3) هذا انا انسميه المخفي .

bouc noir vint en grommelant au-devant de leur groupe et il les chargea si résolument qu'elles s'enfuirent en trébuchant les unes sur les autres. On raconte que, jusqu'à l'époque où le gourbi de Iemma Zeïneb fit place à la maison actuelle, on voyait un grand bouc noir en sortir, en plein midi et venir s'accroupir au milieu de la cour, la face tournée religieusement vers la Mecque (1) ».

On peut expliquer l'idée de mettre un bâton dans les mains d'une femme en couches par la croyance aux mauvais génies qui retardent la venue de l'enfant. La bédouine arme son bras pour écarter leur troupe dangereuse de la même façon que son mari se défend contre ses ennemis de la forêt ou de la nuit. Mais il ne faut pas voir dans ce bâton une simple matraque : il emprunte un caractère religieux, capable d'imposer aux malins esprits, à ce qu'il est en même temps un objet sacré, comme la crosse de l'office du vendredi, ou une relique, comme le bourdon d'un saint. Il est enfin doué de vertus magiques qu'il doit à des superstitions naturalistes vivaces. On remarquera qu'il nous est toujours donné comme vert ou de couleur verte. Ce rameau verdoyant représente l'arbre vivant, lequel est un symbole de la fécondité, et dont la sève s'assimile au principe de la vie. Pourquoi Sid el Mekhfi se montre-t-il toujours avec son bâton vert dans la légende ? Pour la même raison qu'il est adoré souvent à la campagne dans un arbre vert et que toujours son culte est associé à celui des plantes de quelque façon. Il apporte à la ville son attribut des champs. Il n'abandonne pas l'emblème de sa puissance créatrice, et celui-ci opère sur tout ce qu'il touche. Si le bâton de Sid el Mekhfi facilite les accouchements, c'est que cet ouali devient dans la maison un génie de la natalité, se souvenant que dans les jardins il est celui de la végétation. Ces deux conceptions sont connexes dans l'esprit de ses zélatrices.

(1) يخرج في انهار قابلي قاعد مستقبل للقبلة

La figure du bouc, sous laquelle il apparaît finalement chez notre sage-femme, — une de ses métamorphoses préférées, comme nous l'avons vu, — lui confirme le même caractère de génie de la génération que lui attribue son bâton vert. L'animal satanique de notre Moyen-Age incarne toujours dans la Mettidja un esprit bienfaisant. La chèvre n'y est pas seulement la vache du pauvre, elle fournit leur lait, leur viande de boucherie et leurs bêtes de sacrifice aux plus aisés. On y entend le mot du Prophète la recommandant aux soins des fidèles, parce qu'elle a sa place « dans le bétail du Paradis (1) ». Le bouc, de son côté, a sa majesté naïve et quasi patriarcale ; il jouit du prestige en grande partie surnaturel qui s'attache au mâle dans les milieux pastoraux, au taureau chez nous, au bélier sur les Hauts-Plateaux, au chameau étalon dans le Sahara. Le mot *fh'al*, comme on peut le voir dans les dictionnaires, réunit à l'idée de reproducteur celles de fort, de brave, d'essence, cœur et axe des choses, de prince de la collectivité, etc. Le bouc est bien tout cela aux yeux de nos campagnards : engendreur et chef du troupeau, il le crée et le fait vivre de sa *baraka*. On comprend que l'imagination populaire l'assimile à Sid el Mekhfi. Celui-ci aussi guide, nourrit, protège la maisonnée ; il s'en fait le centre et le porte-bonheur, et, à sa façon, le père : il régit les amours, préside aux mariages, aide aux accouchements ; il est la cause transcendante — la cause efficiente aux yeux des croyants, — de la perpétuation de la famille, son *fh'al* spirituel, son générateur mystique.

Il remplit aussi un rôle moral important dans le ménage. Il y fait régner la justice avec presque autant de soin que la fécondité. Témoin intime de la vie conjugale, il juge la conduite de chacun des époux et prend

(1) من دواب الجنة .

parti pour celui qui, remplissant ses devoirs, se voit lésé dans ses droits. Dans la maison (précieusement) de Zeïneb, vivait de mon temps, un sergent de tirailleurs retraité, dont les paroles amères et injurieuses rendaient la vie dure à sa jeune femme. Celle-ci n'avait jamais manqué de brûler les parfums du mercredi, de blanchir les murs et de tenir la maison propre. Un jour, après une scène violente, elle s'écria assez haut pour que les voisins l'entendissent : « O Sid el Mekhfi, si je suis en grâce auprès d'Allah et de toi, qu'Allah me sépare de ce brutal le plus tôt possible. S'il me répudie, eh bien, au lieu de te blanchir à la chaux comme tout le monde, j'achèterai de la couleur verte et rose et j'en peindrai ta place. Mais s'il ne me répudie pas, je ne te brûlerai plus de parfums. » Trois jours après, notre sergent, en rentrant chez lui, se prit de querelle avec elle, et, dès les premiers mots, prononça la formule de la répudiation définitive de manière à être entendu des voisins. Sur-le-champ, il emporta son mobilier et elle resta libre avec tout son douaire. Une nuit, Sid el Mekhfi se dressa devant elle : « Nous avons coupé la corde, lui dit-il, nous sommes débarrassés de celui-là. Il y en aura encore une autre qu'il faudra couper aussi. Après quoi, nous bâtirons pour de bon et nous aurons des enfants. » En effet, elle se remaria et divorça une autre fois ; elle se remaria encore et maintenant elle est à Douéra, mère de famille. « L'héroïne de ce récit, une kabyle arabophone, affirmait son authenticité ; sa sœur, de qui nous la tenons, son beau-frère, un blidéen, porteur du Coran, fortement islamisé, n'y voyaient aucune invraisemblance : dans ce milieu, moitié campagnard, moitié citadin, Sid el Mekhfi protège, soutient, délivre au besoin l'épouse injustement maltraitée.

Il manifeste bien un peu de préférence pour les femmes, qui lui sont plus fidèles que les hommes ; cependant, il les morigène et les châtie même, quand elles ont

tort. Une femme acariâtre, qu'il a corrigée de son travers, raconte ainsi sa conversion à son mari : « Je dormais, — et Dieu ne dort pas ! — quand s'avança vers moi un vieillard chenu, dont la barbe tombait jusque sur sa poitrine. « Demain, me dit-il, je veux que tu demandes pardon à ton homme. Ton mari est en faveur auprès d'Allah et auprès de nous (1) ». Je remarquai alors deux autres personnages, tenant à la main chacun une épée, debout à tes côtés, veillant sur toi comme deux gardiens. » Une autre, d'un caractère hargneux, est visitée un jour par une fille de Sid el Mekhfi sous la figure d'une de ses voisines. « Erqia, lui dit celle fille, qu'as-tu donc à crier toujours contre ton mari ? Il y a bien une raison à cela — Et laquelle ? — C'est sans doute que jamais tu ne brûles de parfums ! (2) — Vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas ! ». Tout à coup sa mâchoire se convulsa et elle resta frappée de mutisme et défigurée par une contorsion de la bouche. » Ainsi, si l'on en croit cette légende, le mauvais caractère dans la femme est incompatible avec la dévotion à Sid el Mekhfi ; et celui-ci corrige l'humeur querelleuse par des peines corporelles, quand il ne peut la combattre par son influence religieuse.

Il réprime de façon analogue les négligences de la maîtresse de maison. Malheur à la paresseuse qui laisse s'accumuler les balayures dans son intérieur. Il défend l'accès des appartements aux animaux impurs, aux chats, aux chiens, à la volaille. Naguère les campagnards et leurs bestiaux avaient la même chambre à coucher et les citadins enfermaient leur âne dans leur vestibule : Sid el Mekhfi a mis fin à ces promiscuités. Il recommande la propreté (*nqâ*) (3), la déalbation, moitié rituelle,

(1) زوجك محبوب عند الله وعندنا .

(2) يمكن ماكيش اتبخري .

(3) انفا .

moitié hygiénique, de son coin et de toute la maison (1). La ménagère qui tient à lui plaire a toujours sous la main le vase de lait de chaux et la balayette en palmier-doum, pour rafraîchir le badigeon éblouissant des murs, à chaque fête publique ou privée.

Comme le chaulage des maisons, qui en est la purification, il recommande l'ablution, qui est celle de leurs habitants. A l'imitation du Coran, il impose la propreté du corps à titre de devoir religieux. Et, de fait, nulle femme n'oserait s'approcher de sa niche ou de sa chambre en état d'impureté légale. Il distingue d'ailleurs parmi les souillures majeures celles qui s'aggravent de péché ; il tient en particulière horreur l'ordure physiologique et spirituelle que « l'on rapporte de l'extérieur », « la grande immondice des amours coupables (2) ». L'adultère de la femme et le dévergondage du mari sont bien les crimes les plus sévèrement traités de son code. Mais, il condamne d'autres défauts encore, qui ne laissent pas d'être funestes à l'union conjugale. Il sévit contre l'homme qui jure à tout propos, comme ce fut la mode, naguère, par la réputation de sa femme, jouant d'un cœur léger avec sa conscience ou le divorce. Il met en garde la nouvelle mariée contre les embûches de ses co-épouses et il la raisonne sur les concessions que lui impose la vie polygamique. Il lui prêche la patience quand elle est tombée sur un rustre qui prend au pied de la lettre le précepte de Mahomet : « Vos femmes et vos enfants sont vos ennemis ; ne levez pas le bâton de dessus leurs dos. » Il condamne dans l'homme marié la passion du jeu, l'habitude de l'ivrognerie, la manie du kif, l'avarice, ou son contraire la prodigalité d'ostentation, l'hospitalité trop fréquente donnée à l'étranger, etc. Il hait surtout la nouveauté, parce que les vieilles coutumes

(1) تبييض الجير .

(2) الجنابه امتناع الحرام .

sont solidaires des bonnes vieilles mœurs. Bref, il fait fonction de censeur dans la maison où il s'impatronise, et les légendes qui circulent sur son compte nous le montrent souvent occupé à combattre les vices qui ruinent le foyer ou au contraire à préconiser et récompenser les vertus qui font prospérer la famille.

Sid el Mekhfi peut élever son action morale à la hauteur d'une fonction sociale. Cette évolution se produit notamment dans les villes où l'accroissement de la population transforme les maisons particulières en maisons de rapport et force plusieurs familles à cohabiter sous le même toit. Il n'est pas rare que, dans ce cas, un Sid el Mekhfi privé devienne le patron d'une collectivité. J'ai eu l'occasion d'observer ce phénomène à Blida, dans la maison portant le numéro 3 de la rue Montagny. La tradition y signalait un antique Sid el Mekhfi, qui, (nous l'avons raconté précédemment), avait attiré et établi auprès de lui le pieux Elbet'tiouï, antérieurement à la venue des Français. Celui-ci, avait bâti par reconnaissance à son bienfaiteur un sanctuaire à la mode du pays. C'était une *h'aououït'a*, une murette en pierres sèches, en forme de fer à cheval, d'une superficie d'un peu plus d'un mètre carré, dont l'axe était orienté vers la Mecque. L'intérieur en était dallé de plaques d'ardoise grossière, du genre de celle dont on fait les pierres tombales dans le pays. Une colonne torse tronquée par le sommet, débris d'un préau indigène sans doute, se dressait à droite, et un vieux figuier sauvage, pavoisé de chiffons, couvrait le tout de son ombre. La maison d'Elbet'tiouï avait passé dans les mains d'un israélite nommé Bénichou, qui, la louant au mois à de petites gens, en avait fait une sorte de caravansérail ou, comme nous disons, une cité ouvrière. Cependant, malgré le nomadisme de locataires de ce genre, le monument de Sid el Mekhfi n'avait rien perdu de son prestige : la *h'aououïta* brillait toujours d'une blancheur immaculée, le pavé, taché de cire multicolore,

supportait trois brûle-parfums en terre cuite, pleins de cendre et trois lampes en terre vernissée, et plus d'une fois j'ai vu des femmes indigènes debout devant le figuier sacré, priant, les mains tendues. Couramment, dans la conversation, les habitants de cette maison désignaient Sid el Mekhfi sous le nom de *cheikhna*, notre cheik.

Le principal locataire nous disait un jour : « Voici vingt ans que je gère cet immeuble. J'y ai eu des enfants, j'y ai fait de bonnes affaires, j'y ai été heureux. Je n'ai aucun souci. Mais la cause en est (1) que toujours je morigène mes colocataires. Je leur dis : « Je ne veux pas de scandales ici, de jurons, de disputes. Il faut évacuer vos ordures ménagères. Il faut fumiger à tour de rôle ». Il voyait dans le culte de Sid el Mekhfi un fondement de la discipline qu'il faisait régner dans ce milieu turbulent. Sa femme désignait dans chaque famille la jeune fille ou la jeune mariée qui devait, le mercredi, blanchir l'autel à la chaux, allumer les lampes, brûler le benjoin après la rentrée des hommes ; et, si l'un d'eux tardait trop, elle veillait à ce que la femme du retardataire se substituât de bonne grâce à l'officiante de service. Elle contait une foule de légendes édifiantes sur son Sid el Mekhfi : comment on lui immolait autrefois des moutons et des poules, comment une veuve, lui ayant offert de la farine, avait vu celle-ci se changer en poudre d'or, comment, il y avait de cela quinze ans à peine, le Cheik était apparu à une vieille locataire, un jour que l'on avait nettoyé des tripes dans la cour ; son burnous était maculé de sang et d'ordure et il lui avait dit : « Lave-moi mes effets et chasse les mouches qui me dévorent ». Elle puisait des exemples salutaires dans la chronique scandaleuse de la maison, montrant avec quelle sévérité le Siïed faisait la police des mœurs chez lui ; un enfant,

(1) ولاكن باسباب الي دايم نرقي امع الجيران .

qui y était né, expulsé par Sid el Mekhfi, lorsque, devenu adulte, il rêvait d'abuser de la promiscuité qui y règne ; un veuf frappé d'impuissance parce qu'il nourrissait un amour coupable ; et les intrigues dévoilées par des songes ; deux adultères, surpris en flagrant délit, sur une dénonciation miraculeuse, dont l'auteur n'était pas douteux, expiant leur crime dans un drame sanglant etc. Par calcul sans doute, mais de bonne foi aussi et en se conformant à la tradition, les gérants de cet immeuble se prévalaient des miracles de Sid el Mekhfi pour y maintenir l'hygiène, l'ordre et la moralité.

Les récits merveilleux de ce genre, qui s'inspirent de croyances générales et qui tendent à moraliser ou à faciliter les rapports de la vie sociale, exercent une emprise singulière sur l'imagination de gens crédules et de bonne volonté. A part quelques hommes qui affectaient le sourire des esprits forts devant ces « choses » de femmes, Sid el Mekhfi ne connaissait pas de contempteur dans sa maison. Il suffisait qu'une famille vînt s'établir auprès de lui pour qu'elle s'affiliât à son culte. La locataire nouvelle recevait l'initiation de l'ancienne. Il présidait avec une autorité manifeste aux travaux et aux distractions des femmes, dont le théâtre chez les indigènes est la cour intérieure. Avec quels gestes d'épouvante et de respect elles chassaient loin du sanctuaire le chat qui venait s'y coucher ou les enfants qui s'en approchaient ! Entre elles, elles ne juraient guère que par le nom du Siied. Quand une contestation éclatait, qu'un vol avait été commis, qu'une calomnie avait été lancée sans que l'on sût par qui, on déférait le serment à la personne soupçonnée ; mise en demeure de se disculper devant Sid el Mekhfi, celle-ci se dérobaient souvent lorsqu'elle se savait coupable ; mais, si elle le prenait à témoin de son innocence et qu'aucun malheur ne la frappât dans la semaine, on ne doutait plus de sa parole, tant on était convaincu que le Seigneur « payait comptant » suivant l'expression con-

sacrée, c'est-à-dire frappait vite et fort ceux qui le bravaient. Sa réputation s'était peu à peu répandue dans le voisinage. Les femmes de tout le pâté de maisons auquel il appartenait venaient à son jour allumer des cierges dans son enceinte sacrée. Enfin, — suprême consécration de la foi populaire, — on amenait les malades en pèlerinage devant son figuier et on les faisait tourner autour de sa murette, notamment ceux que l'on disait atteints du *sebb*, terme assez compréhensif, à ce qu'il m'a semblé, et sous lequel on confondait toutes sortes de maladies nerveuses, de passions tristes et de manies déconcertantes, ordinairement attribuées par le peuple à l'influence maligne des génies. On peut dire que, en ce temps-là et pendant un quart de siècle, le Sid el Mekhfi d'Elbet't'iouï a été l'ouali du quartier.

Hélas ! ces divinités inférieures sont soumises aux vicissitudes de la fortune comme les humains ! En juin 1922, je chargeai un ami habitant Blida (1), de prendre des nouvelles de mon Sid el Mekhfi : il n'en trouva plus trace. La maison, au cours de la guerre, avait changé de maître et de destination. La tablette de bois blanc, où des arabesques maladroitement et délavées proposaient à tous les passants des chambres à louer, ne se balançait plus sur la porte. L'hôtel populaire était devenu un harem jaloux. Un riche indigène y cachait sa nombreuse famille. Et son premier soin avait été d'en interdire l'entrée à la clientèle, quelque peu interlope il est vrai, que le Sued s'était faite à la ronde. Le figuier ombrageait bien toujours la cour, mais veuf de ses bandelettes. La pierre dressée avait disparu, on ne savait comment. La *h'aou-ouïta* elle-même n'était plus reconnaissable, ensevelie sous un amas de gravats et de moellons : le mur voisin, qui l'avait si longtemps protégé du côté de la rue, l'écrasait sous ses éboulis. Quant au nouveau propriétaire il

(1) M. Desrayaux, professeur, que je me fais un plaisir de remercier.

déclarait ne rien savoir de ces superstitions, mais d'un ton si rogue et si fermé que l'on voyait bien qu'il dissimulait. Lors même que, par impossible, on ne l'aurait pas averti, comme l'exige la coutume, de la présence de Sid el Mekhfi dans l'immeuble qu'il acquérait, il n'aurait pu en prendre possession sans remarquer la construction si caractéristique qui en occupait la partie Est de la cour et vers laquelle il se tournait, malgré qu'il en eût, pour faire ses prières canoniques. Il faut donc, en dépit de ses dénégations, le regarder comme l'auteur conscient de la disgrâce qui frappait ce Sid el Mekhfi. Il le tenait opprimé sous des ruines, sans se presser de les faire réparer, dans l'espoir de l'y étouffer et de l'y faire oublier. Et les sentiments qui l'animaient sans doute, c'étaient l'instinct exclusif du propriétaire affranchissant son bien d'une servitude illégale, la méfiance habituelle du mari maghrebin écartant les étrangers de son foyer et surtout la rage fanatique qu'éprouvent les musulmans instruits de nos jours contre les croyances populaires qui contaminent leur orthodoxie.

Le puritanisme islamique provoqué ou stimulé en Algérie par l'invasion de la civilisation européenne, tel est, en effet, le principal adversaire de Sid el Mekhfi, comme de bien d'autres superstitions de son genre. Certaines vieilles mauresques, déplorant la décadence actuelle du Siied, la font coïncider régulièrement avec la venue du Roumi : autrefois, Sid el Mekhfi et les siens se montraient à visage découvert et sous leur forme véritable ; maintenant, ils ne daignent fréquenter les humains qu'incognito, sous des déguisements d'étrangers ou d'animaux qui les cachent à leurs adorateurs plus qu'ils ne les révèlent, et la plupart du temps on ne peut que les deviner dans des ombres (*ekhiâlât*), comme si de leurs puissantes personnalités il ne subsistait plus que leurs fantômes. Pour d'autres, Sid el Mekhfi fuit devant les chrétiens ; il émigre pour des raisons religieuses (*ihâdjer*).

Dans une légende de Blida, il déclare, en 1830, que les Mécréants débarquent à Sidi Ferruch, que par conséquent il se retire vers le Sud, ne voulant pas vivre dans un monde impur, plein de pièges pour la sainteté musulmane et où la religion ne jouira pas de toutes ses aises. A la même époque, il quittait les Beni Mes'aoud, en se félicitant de partir avant de voir sa maison et ses terres passer dans les mains des Français ou de quelque Juif. Il nous faut voir dans ces boutades des légendaires blidéens l'expression populaire d'une observation juste, à savoir que l'affaiblissement du crédit de Sid el Mekhfi est en rapport avec l'établissement de l'esprit critique européen en Algérie, dans la mesure où celui-ci agit sur l'esprit critique musulman.

Dans les grandes villes en général, surtout celles où l'instruction est développée, on chercherait vainement un édifice public dédié à Sid el Mekhfi. Nulle part il n'a eu sa coupole; mais ici on ne lui voit pas la plus modeste chapelle, ni le moindre terrain sacré. Son culte est essentiellement privé, presque clandestin. Génie tutélaire d'une famille, parfois de plusieurs familles réunies sous le même toit, s'il veut pousser plus loin sa chance, il se voit rudement rabroué, comme nous l'avons vu à Blida. A Alger, ce semble, non seulement il ne se hasarde pas à franchir le seuil des maisons, mais, le plus souvent, il s'y cantonne dans le gynécée et se dérobe avec soin à la connaissance des hommes. Le scepticisme des citadins influe assez sur la foi de leurs crédules compagnes pour lui persuader de se cacher. Il n'en est pas de même dans les milieux ruraux. Les honneurs rendus à Sid el Mekhfi, qui n'osent affronter les rues, sont publics aux champs. Tous les bédouins, hommes et femmes, lettrés ou illettrés, croient (1) également en lui. Ses *maqams* sont primitifs, bien humbles, une roche, un arbre, une plate-

(1) يامنوا به.

forme de quelques pieds carrés, encerclée de cailloux, mais ils foisonnent. L'on en a toujours plusieurs en vue. « L'on se hèle de l'un à l'autre. » Tout le monde s'y rend en pèlerinage non seulement sans fausse honte, mais avec une certaine ostentation de piété. Les dévotes y vont pieds-nus, quelque éloigné que soit leur gourbi ; celles à qui leur mollesse ne permet pas de braver les épines du sentier sans souliers, les retirent dès qu'elles approchent du sanctuaire. Elles s'avancent, silencieuses, recueillies ; et debout, devant le Seigneur, se figent dans l'attitude traditionnelle de la soumission absolue : elles baissent la tête en se croisant les poignets derrière le dos « elles se garrottent les mains par derrière (1) » comme elles disent, prenant la posture de prisonnières qui comparaisaient devant leur vainqueur ; et elles le prient à haute voix : « Allah ! Allah ! O Sid el Mekhfi, lion accroupi, lion bondissant... » La veille du mercredi, au crépuscule, avant de brûler les parfums d'usage aux génies de la maison, elles viennent en vider un cornet dans la cassette du Siïed. La nuit du Mouloud, avant d'illuminer leur habitation en l'honneur du Prophète, elles ont soin d'illuminer les autels de Sid el Mekhfi. Beaucoup entament devant ces autels les cierges qu'elles offriront chez elles à Mahomet ; le Siïed en a ainsi les prémices, en souvenir de son antériorité, sinon de sa prééminence. Les avertissements qu'il adresse à ses fidèles par la voie du songe sont particulièrement écoutés. Ils peuvent déterminer la conduite d'une affaire. Il y en a eu qui ont servi d'argument décisif dans les délibérations d'une *djemaa*. Il apparaît en personne au cheikh du hameau ou de la fraction dans le cas d'un manquement grave aux usages, quand, par exemple, on tarde trop à célébrer sa fête annuelle.

(1) ايكتبوا يديهم اللّوة .

Le droit de réunir autour de soi chaque année, à époque fixe, ses vassaux spirituels (*khoddam*) est une prérogative des grands saints, chefs de tribus : Sid el Mekhfi en jouit publiquement dans les trois provinces algériennes, dans la plaine arabophone comme dans la montagne kabyle. La solennité a lieu au printemps ou en automne ou à ces deux époques. Il ne faut pas la confondre avec les offrandes ex-voto des pères payant à Sid el Mekhfi par une compensation sanglante l'enfant qu'ils lui ont acheté. Il arrive aussi que des dévotes riches voient en rêve le Siied et en concluent : « Sid el Mekhfi veut un plat de couscous. » En conséquence, elles immolent chez elles ou près du sanctuaire un mouton qu'elles apprêtent de leurs mains et servent aux indigents. Ce sont là des *oua'da* particulières. La cérémonie dont nous parlons porte le nom de *frid'a* ou petite obligation stricte : « C'est un devoir religieux auquel on ne peut se dérober, d'après des habitants de Fardjouna près de Blida, un *ferd'mnel'froud'*, comme le jeûne du Ramadan et la prière canonique. » Elle se compose du sacrifice d'une victime collective, ordinairement un taurillon orné de bandelettes, et d'un banquet communiel, où l'on mange la chair de la victime avec le mets national ou couscous (d'où le nom de *la'am* ou *la'am kbîr* donné à ces agapes). Dans certaines régions, des terres sont *habousées* au profit du Siied, c'est-à-dire que leurs revenus sont affectés aux dépenses de la fête. Mais ces revenus ne doivent dans aucun cas en couvrir tous les frais. Il faut que les *khoddam* participent, chacun dans la mesure de ses moyens, à l'achat de la victime pour que celle-ci représente non seulement le groupe en général mais les individus, aussi matériellement qu'il se peut. La présence au repas sacrificiel n'est pas moins indispensable, ainsi qu'aux prières et aux chants religieux et patriotiques qui remplissent la veillée. L'assemblée ne se dissout que le lendemain après la priè-

re méridienne (*dohor*), persuadée que, pour un an tout au moins, elle a écarté de son pays les calamités qui le menaçaient et attiré sur lui les bénédictions du ciel, grâce à l'intervention du Saint patron qu'elle vient de fêter et qu'elle range sans conteste parmi les figures les plus puissantes et les plus authentiques de l'hagiologie musulmane.

Nous n'avons pas à étudier ici le Sid el Mekhfi des champs, attendu qu'il n'est pas tributaire du mercredi nécessairement ; son culte emprunte différents jours de la semaine ; ainsi, celui de Fardjouna dont nous avons parlé n'agrée de visite hebdomadaire ou de fête annuelle que le lundi. Mais il est un point qu'il importe de noter : c'est que, malgré ces variations chroniques et les apparences, le Sid el Mekhfi des champs et le Sid el Mekhfi des maisons ont la même origine et sont de la même essence. Chaque fois en effet que nos recherches ont pu pousser jusqu'au point de départ de l'un de ces Siïeds universellement vénérés, nous avons constaté que la tradition conservait le souvenir d'un homme, plus souvent d'une femme, qui, ayant professé pour son génie domestique une dévotion particulière ou en ayant reçu des grâces exceptionnelles, en avait publié les miracles dans un esprit de prosélytisme, en avait institué le culte dans son entourage et avait fini, avec l'aide des circonstances, par l'imposer à ses voisins et à la postérité.

D'où provient le Sid el Mekhfi de Fardjouna ? « Jadis, il y avait là un vieillard, *Esaïd ou H'ammad*, un de ces ascètes qui aiment tant Allah et les Seigneurs qu'ils passent leur vie sans savoir pourquoi la femme porte une ceinture. Il se retirait dans un bosquet d'oliviers sauvages et de chênes proche de sa demeure pour y faire ses dévotions ; il y rencontrait des nègres, un lion accroupi, bref Sid el Mekfi et sa suite. Il offrait parfois un *t'a'am* en l'honneur de son « voisin ». Les campagnards des environs l'imitèrent. Un jour, en sortant d'un évanouis-

sement qui n'était qu'une extase, il fit devant eux donation à Sid el Mekhfi de son bosquet et de son champ. « Vous êtes témoins que tout mon bien provenant de mes pères a été donné par moi à ce Saint, Sid el Mekhfi. S'il plaît à Dieu, son pèlerinage restera une institution jusqu'au Jour de la Religion (du Jugement) (1). » Alors tous ceux dont les propriétés étaient contiguës à celles de Papa Es'aïd ou Hammad firent don (2) au Seigneur d'une partie de leurs terres. Cette constitution de *habous* (3) a certainement servi à consolider le culte naissant du Siïed et en a assuré la durée, pour une bonne part.

Mais ces fondations pieuses, toutes utiles qu'elles soient, ne sont pas nécessaires. La base juridique peut manquer, la coutume s'établit et se maintient par la foi. Il nous semble trouver dans une légende recueillie dans la banlieue de Blida le type de la genèse ordinaire du Sid el Mekhfi des champs : le principe et la perpétuation de son culte y sont dus à un simple entraînement de contagion mystique.

Khoukha, d'une vieille famille blidéenne, avait été mariée à un campagnard qui habitait le vallon d'H'ammelli, à l'ouest de la ville. Elle n'avait pas sa pareille pour tisser les tapis de haute laine et les haïks pelucheux. Malheureusement, dans sa nouvelle demeure, elle put bientôt se convaincre que tous les chefs-d'œuvre qui sortaient de ses mains lui étaient dérobés. Elle mit au monde un garçon : le lendemain de la fête du septième jour, en se réveillant, elle ne le trouva plus à ses côtés. Elle eut beau se déchirer les joues et se frapper les cuisses de désespoir, elle ne le retrouva plus. Elle ne cessa pas

(1) اهديته لهذا الوالي سيد المخفي ان شاء الله ازيارته عادة إلى يوم الدين .

(2) وهبوا له .

(3) تحبيس .

pendant plusieurs années de perdre ainsi le fruit de son travail et celui de ses entrailles, jusqu'à ce qu'enfin, après l'enlèvement de son septième enfant, le père alla consulter un sorcier. « La maison que tu habites est-elle ancienne ? lui demanda le vieillard. — Oui. — As-tu chez toi un mur bombé ? — Oui. — Tu ne dois jamais le fumiger ? — Non, Seigneur. — Ta femme travaille la laine toutes les nuits ? — Sans doute. — Achète du benjoin, du bois d'aloès, une lampe en terre vernissée et des cierges ; et, la veille du mercredi qui va venir, que ta femme, s'enfermant seule dans la chambre dont le mur est bombé, brûle des parfums et prie, et qu'elle n'ait pas peur d'adresser la parole à ceux qu'elle y verra. Je me porte garant d'elle, quoique le garant par excellence soit Allah ! » Le mardi soir suivant, Khoukha, s'étant lavée tout le corps, posa devant le mur saillant son fourneau-cassolette et sa lampe verte ; elle alluma des cierges et fit monter les fumées du benjoin. « O gens de la chambre (*ia nâs elbit*), supplia-t-elle, qu'Allah vous inspire de la pitié pour nous ; qu'Il vous rende bienveillants. Ne nous persécutez plus. Pardonnez-nous, nous avons péché par ignorance. Je suis une brave et honnête femme. Mon cœur est consumé, grillé. Je serai désormais votre fidèle servante. Je vous adjure au nom du Maître des Mondes. Je suis votre fille, votre esclave, ô Maîtres de la chambre (*ia mouâlin elbit*). » Et elle se mit à pleurer. Alors, la muraille s'entr'ouvrit ; il en sortit une jeune fille.... Que béni soit Celui qui la créa et forma sa beauté ! « Attends, lui dit cette jeune fille. Ne te tourmente pas : Il va venir. » Elle rentra dans le mur et un vieillard en surgit. Il avait la barbe blanche, les bras nus et couverts seulement par ses longs cheveux blancs. « Il est extraordinaire, lui dit-il, que tu n'aies jamais réfléchi, rien remarqué, rien entendu dire. — Seigneur, la Clémence est ta clémence, et la Bonté est ta bonté (1).

(1) الْحَسَنُ حَمَّتْكَ وَالْجُودُ جُودَكَ .

Pardonne-nous aujourd'hui et chaque mercredi nous t'offrirons ton régal. » Il rentra dans son mur et voilà qu'un instant après l'aîné des enfants ravis vint se jeter dans les bras de sa mère. Sept nuits de suite elle brûla des parfums et, chaque fois, une *djannia* différente sortit du mur et, après elle, Sid el Mekhfi. Tous ses enfants lui furent rendus l'un après l'autre, ainsi que les tissus qui lui avaient été pris. Elle déménagea son métier de la chambre et habita une autre pièce, consacrant celle-là à Sid el Mekhfi. Elle y brûla chaque mercredi des aromates et des bougies. Les voisines se mirent à en apporter aussi. Un jour, Khoukha dit : « Je vais préparer un t'a'am en son honneur. » Les habitants du quartier en offrirent également, si bien que la coutume est restée jusqu'à nos jours de faire deux *oua'da* chaque année en l'honneur de Sid el Mekhfi d'H'amllelli (1), l'une au printemps, l'autre en automne. »

Ainsi le génie domestique que servait Khoukha dans sa chambre close est devenu le protecteur topique du vallon. De même nous avons vu Es'aïd ou Hammad transmettre en mourant à ses contribuables le culte du patron particulier qu'il avait servi toute sa vie. Mainte autre légende pourrait, si on voulait, nous montrer le lien étroit qui existe entre le Sid el Mekhfi des maisons et celui des champs ou plutôt leur identité, le second n'étant au fond que le premier dont le pouvoir s'est étendu de la famille à la tribu ou d'un individu à un groupe. Leur origine et leur nature sont les mêmes ; ils ne diffèrent que par des traits secondaires, comme le degré de puissance miraculeuse ou le nombre des adorateurs. Dans le santon à ciel ouvert des douars on retrouve le même Esprit que dans la t'âqa obscure des gourbis.

(1) رجعوا اموالين الحومه كذلك ايديروا الا ابغات عادة الى يومنا
هذا امن العام للعام ايديروا الوعدة اعليه بالصيف والخريف .

Cependant il arrive parfois que la tradition locale donne certain Sid el Mekhfi champêtre comme *adamite* (1), c'est-à-dire qu'elle le déclare de race humaine. Nous avons pu étudier dans ce genre celui de Aghzer'aïachen (2), dans la montagne de Sidi Fodil : de son vivant c'était un homme portant le nom d'El Mekhfi, comme beaucoup de ruraux ; il était originaire de Taourirt au Maroc, et faisait le métier de bûcheron. Il se distingua par son ascétisme et ses miracles. Personne d'ailleurs ne le confondait avec son homonyme. En dehors de quelques exceptions de cette espèce, fort rares, relativement, les innombrables Sid el Mekhfi qui peuplent la campagne algérienne appartiennent tous au monde de l'animisme, et non de l'humanité ; ils forment une classe caractérisée dans l'hagiologie maghrebine et inconnue chez les peuples chrétiens, la classe des saints d'origine spirituelle, des Saints-Génies.

« Les Mahométans, nous disait un jour un indigène lettré, qu'ils soient de la montagne ou de la plaine, savent tous fort bien que Sid el Mekhfi n'est pas un saint dans le sens ordinaire du mot, qu'il est un des rois des génies ou un fils de ces rois ; mais, parmi les musulmans, quoique l'on sache parfaitement cela, on ne laisse pas de l'appeler Saint (*ouâli*) (3) ». C'est, en effet, le nom sous lequel ils le présentent aux Européens, comme nous l'avons vu dans Trumelet, et sous lequel ils le désignent entre eux couramment, non sans user aussi de synonymes, tels que marabout (*mrâbet'*), Maître du pays (*moul elblâd*), Seigneur d'entre les Seigneurs (*Siied mnessâdât*), etc. A nos yeux d'Européens, il paraît y avoir

(1) سيد المتخفي الآدمي .

(2) اغزر عياشاً .

(3) ماشي والي من سُلوك الجان اغزر والّا اولاد الملوك ولاكن عند المسلمين يعرفوا ابداً وايقولوا والي .

antilogie entre la notion de Saint et celle de génie ; mais il n'en est pas de même pour les sectateurs de Mahomet. Nous ne croyons pas à l'existence des génies, sinon des mauvais ; il s'ensuit que pour nous ils ne peuvent être que des démons. Le Musulman, pour qui la réalité de ces sortes d'esprits est un article de foi, croit que Mahomet leur a été envoyé par Allah comme à nous. « Seigneur des deux races de poids » (1) est un des titres de Mahomet les plus fréquemment célébrés dans la poésie populaire de notre siècle. Ses plus anciens biographes nous le montrent convertissant à l'Islam des tribus enthousiastes de génies pendant que les Arabes s'entêtaient dans leur ignorance et se dérobaient à ses prédications. Leur admiration pour le Coran ne s'est pas refroidie à travers les âges : les chroniques maintes fois les signalent suivant, en rangs pressés, les cours des théologiens orthodoxes. Leur société, pour fantastique qu'elle soit, est calquée sur la nôtre ; ils ont leurs rois, leurs cadis, leurs muftis : pourquoi n'auraient-ils pas leurs Saints ? En fait, la croyance générale leur en attribue. Les premiers en date, d'après les hagiographes, ont été ceux qui ont reçu la bonne parole de la bouche même du Prophète : on s'est transmis leurs noms ; on les a toujours honorés à l'instar des autres Compagnons de l'Envoyé de Dieu. Les derniers appartiennent à notre époque : combien de visionnaires, d'après les légendes actuelles, ont constaté leurs prodiges ; combien, en sortant de l'extase ont déclaré avoir assisté à l'assemblée des « Saints d'entre les hommes et d'entre les génies (2) ? » C'est dans le rang de ces Saints de « l'autre race » qu'il faut placer notre Sid el Mekhfi. Le fait qu'il se montre doublement surhumain, par son origine et par ses œuvres, ne nuit pas,

(1) سيد الثقلين .

(2) أوليا امن الانس والجان .

comme on pense bien, à son crédit. Il n'est pas indifférent pour sa puissance transcendante qu'il soit d'essence spirituelle. Aux miracles du Saint il joint, sans se faire tort, les prestiges du génie. Et même, si l'on écoute les vieux conteurs du *bled*, tandis que beaucoup de ses pareils humains n'ont pour escorte qu'une horde d'Esprits (*mh'alla*) obéissant à leurs volontés, que d'autres en comptent trois et les plus grands seulement sept, lui Sid el Mekhfi, en sa qualité de Roi ou de Prince des génies, commande à des armées innombrables de ces agents surnaturels. Ces forces incomparables lui assurent aux yeux des simples, une situation privilégiée dans le Ciel islamique ; ses fervents ne craignent pas de lui attribuer l'empire du monde invisible et du monde visible ; et le langage courant semble le lui confirmer en lui décernant le titre quasi officiel de « Saint régnant sur les hommes et les génies (1) ».

Nous voici arrivés au point extrême où nous devons suivre l'évolution de Sid el Mekhfi. L'humble génie familial du mercredi s'est changé en une brillante divinité tribale. Laissons-la sous cette forme fournir une carrière nouvelle qui échappe à notre sujet. Mais nous pouvons nous demander si l'organisme mythique, déjà complexe, que nous avons disséqué, n'est pas lui-même le résultat d'une métamorphose antérieure et rechercher, à la lumière des traits caractéristiques que nous lui avons reconnus, à quel ancêtre, à quel prototype on peut le rattacher.

Si nous consultons ses fidèles sur cette question, nous en découvrirons quelques-uns qui se plaindraient à le proclamer originaire du Maroc. « Nous sommes venus d'un pays lointain, lui fait-on dire dans une légende, du pays d'Occident, du Maghreb. » On tend par là à l'assimiler davantage aux marabouts, dont le lieu d'origine ordi-

(1) والي اعلى الانس والجان .

nairement est le Maghreb el Aksa. Mais, pour le commun, son séjour dans ce pays ne peut avoir été qu'une étape. La plupart de ses légendaires lui assignent pour patrie l'Europe et pour époque la plus haute antiquité. Une tradition fort répandue et bien suggestive nous le montre dans l'armée d'Alexandre le Grand ; il entre avec elle dans les Ténèbres (1), s'attache aux pas de l'illustre *Elkhadir* (le Khid'r du Coran), lieutenant d'Iskander dou Lqarnéïn) « il le tient par la lisière de sa tunique » et, se plonge en même temps que lui dans la Source de la vie (2) : il y gagne de jouir de l'immortalité, jusqu'au Jour du Jugement, au même titre qu'El Khadir. Il résulte de cette légende très accréditée, comme nous l'avons dit, que Sid el Mekhfi a été un soldat des Roums et qu'il faut voir en lui pour ainsi dire une survivance des anciens temps.

Ce n'est pas là la déduction d'un logicien, mais la croyance collective des indigènes. « Les pratiques relatives à Sid el Mekhfi, nous disait l'une d'eux, n'appartiennent pas à la Révélation, mais à la coutume ; ces pratiques nous sont venues de l'antiquité, transmises d'une génération à l'autre jusqu'au jour où nous sommes (3) ». Un autre, avec lequel nous visitons un olivier sauvage, demeure de Sid el Mekhfi de temps immémorial, s'écriait : « Le bel olivier antique, il date de l'année du Décius (4) » Décius personnifiait pour lui, ainsi que pour ses coreligionnaires d'ailleurs (5), l'époque des Césars, et, comme à l'imitation de ses coré-

(1) ادخل للظلمات .

(2) عين الحيات .

(3) التجريب هذا امن افديم الزمان سالف عن خالف حتى إلى يومنا هذا .

(4) زبوجه شاربه من عام الدفيوس .

(5) الكنوز الدفيوسية والدبائن من ذخائر الجاهلية

(Chomous el Anouar d'Ibn el Hadjdj, p. 32).

ligionnaires également, il ne distinguait nullement le temple de la divinité qui l'habite, il avouait par cette expression consacrée dans la langue que, d'après lui et d'après son milieu, le culte que l'on rendait à cet arbre sacré, et en lui à Sid el Mekhfi, était hérité de l'Empire Romain.

Cette croyance traditionnelle des Indigènes confirme nos impressions. Si nous craignons de trop subir la hantise de nos souvenirs classiques, elle doit nous rassurer. Et quel est le lecteur frotté de littérature antique qui, en parcourant les documents réunis ici sur Sid el Mekhfi, ne s'est pas surpris à penser, comme nous-même en les recueillant, au *Lar familiaris* des anciens maîtres de la Maurétanie ? Qu'il relise maintenant l'*Aurularia* de Plaute et surtout le *Querolus* : il retrouvera facilement le personnage que nous avons décrit sous le nom de Sid el Mekhfi des maisons, dans ces comédies latines datées respectivement du II^e siècle avant J.-C. et du V^e siècle de notre ère. Le rôle rempli par le Lare familial dans ces deux ouvrages ne ressemble-t-il pas à celui que nous avons décrit ici ? Il préside à l'existence de la famille et conduit ses destinées. Il s'appelle lui-même le *Fatum* (*Querol.* morceau 3, vers 4), il se reconnaît pour la *Fortuna* du maître de la maison (*id.* 5, 1). Il définit ainsi sa fonction : *Si quid est boni ultro accerso, si quid gravius mitigo* (1, 4) c'est-à-dire qu'il adoucit le destin contraire et amène les événements heureux. Toute l'intrigue des deux pièces est son œuvre, comme la trame entière de la vie de ses protégés. « *Quod fecit nostrum est* » dit-il à propos de la conduite d'un des principaux acteurs du *Querolus* (70, 8). Ainsi nous avons montré dans Sid el Mekhfi la Providence de la famille.

Celui-ci est préposé au foyer, qu'il dirige, par un pouvoir occulte dans lequel nous avons cru retrouver l'Assemblée des Saints : le Lare familial dit qu'il a été assi-

gné à telle maison « *domus cui fuero adscriptus* (1, 1-2) il lui a été attribué par une autorité supérieure que l'on ne nomme pas. Sid el Mekhfi, quand il se montre sous sa forme naturelle, est un vieillard, à demi-nu, drapé de blanc : de même le Lare familial *iste seminudus dealbalusque* (Querol. 7, 2). Le goût de Sid el Mekhfi pour le linceul du revenant ne le différencie nullement de son confrère latin : on sait que le culte des Lares se confondait avec celui des Mânes et des Lemures chez les Romains. Le sanctuaire, le *delubrum* de l'un et de l'autre dans l'intérieur des maisons est identique : que l'on regarde dans le dictionnaire des antiquités de Daremberg et Saglio la gravure représentant un laraire à Pompéï ; c'est le dessin exact d'une *t'âqa*. Comme Sid et Mekhfi, le Lar familiaris est le protecteur des gens et des biens, *cultor et custos domus*, (Querol. I, 1). Il est aussi chargé de tout ce qui concerne le bien-être de la famille, depuis le garde-manger jusqu'au coffre à l'argent. Dans les deux comédies nous voyons que le Lare a reçu en dépôt un trésor qu'il se propose de donner à celui de ses administrés qui le touchera par sa piété : nous avons assez étudié Sid el Mekhfi gardien de trésors pour qu'on n'hésite pas à le reconnaître, ainsi que sa marmite, dans nos auteurs latins. Nous avons vu Sid el Mekhfi annoncer l'avenir : le Lare aussi se fait fort de connaître d'avance les affaires humaines et de « parler » sur elles (comme disent nos indigènes *itqellem*) *et novi et loquor* (Qu. 7, 12), dit-il. Ils marient la fille de la maison : le Lare de l'Aululaire inspire à Mégadore l'idée de demander la main de sa protégée, de la même façon que le Sid el Mekhfi blidéen fait épouser Hasni à Ben H'adj-dji. Le Lare s'appelle *familice pater*, comme Sid et Mekhfi est *babat el familia*. N'oublions pas pour comprendre le rôle de générateur spirituel que nous avons reconnu à Sid el Mekhfi, que le Lare latin était étroitement apparenté au *genius genitilis* qui assurait la reproduction de la famil-

le. Pour s'expliquer le rôle moral de Sid el Mekhfi dans le ménage, que l'on relise le passage où son Lar familiaris reproche à Querolus ses fautes et ses vices : vols, calomnies, adultères, parjures. Si l'on s'étonne du doublement de Sid el Mekhfi en divinité des maisons et divinité des champs, que l'on veuille remarquer que les anciens rendaient un culte particulier aux *Lares familiares* à la ville et un culte public aux *Lares compitales* dans les campagnes. Les *oua'da* annuelles de nos jours rappellent clairement les *Compitalitia*. Il n'est pas jusqu'au nom même de Sid el Mekhfi que l'on ne croie retrouver dans le latin de Querolus : celui-ci, en effet, en voyant son Lare, s'écrie : « C'est là je ne sais lequel des génies ou des *Êtres cachés*, *nescio quem de geniis vel mysteriis.* » Quer. 7, 1). Ce mot *mysterium*, équivalent exact de El Mekhfi, appliqué dès l'antiquité au Lare familial, n'achève-t-il pas de démontrer l'identité foncière du vieux dieu familial des Romains et du génie domestique des Maghrebins actuels ?

Tel est l'humble génie que nous avons vu encenser par les mauresques, dans les vigiles des mercredis, au fond des vieilles maisons indigènes. Son passé est glorieux, plusieurs fois millénaire, si reculé qu'on en ignore le début, si long que les savants européens n'en embrassent que la première période, et que les légendaires africains, malgré quelques vagues souvenirs, n'en possèdent que la seconde. Il a figuré dans plusieurs civilisations, a été incorporé dans trois religions, à deux desquelles il a survécu. Jusqu'ici, il a su échapper à l'animosité qui arme l'Islam conquérant contre les survivances payennes. Mais il subit actuellement sa plus rude épreuve. Il n'a eu encore qu'à dépister le fanatisme : pourra-t-il se dérober à la critique moderne ? Même l'étudier comme nous faisons, c'est le dénoncer à l'inquisition qui épure, dans notre siècle, les croyances musulmanes. Heureusement, il a déjà revêtu la forme sous

laquelle il pourra survivre. Après avoir été successivement, divinité, puis, génie, il passe couramment pour ouali. Il est vrai qu'il en est encore, pour la plupart des gens, à la transition de l'ouali-génie; mais, comme il n'a de chance de se sauver, dans nos temps de plus en plus positivistes, qu'en descendant jusqu'à la condition humaine, il est en train de devenir un saint dans l'acception moderne et européenne du mot. Qu'importe l'avatar, pourvu que le cœur de l'homme garde le Dieu qui lui est cher ! Sid el Mekhfi a trempé dans la Source de la Vie, comme le raconte la fable indigène : il est doué certainement de cette faculté de reviviscence et d'éternelle jeunesse que le secret de la Fontaine de Jouvence assure en tout pays aux principales superstitions animistes.

(A suivre)

J. DESPARMET.
